

L'ARCHE *Editeur*

Karst WOULDSTRA

Corps et biens

Traduit par
Laurent MÜHLEISEN

Tous droits réservés

Toute demande de droits de représentation par des théâtres professionnels ou amateur, d'adaptation cinématographique, radiophonique ou de télévision, que ce soit en intégralité ou en partie et sans que cette liste soit exhaustive, doit faire l'objet d'une demande écrite et préalable auprès de :

L'Arche *Editeur*
86 rue Bonaparte
75006 Paris
contact@arche-editeur.com

Le présent manuscrit est une version de travail et ne constitue pas une publication au sens du Code de la propriété intellectuelle. Il vous est communiqué à titre consultatif uniquement et ses auteurs se réservent le droit de le modifier ou mettre à jour à tout moment.

Toute reproduction ou diffusion de ce texte, en intégralité ou en partie, sans l'accord préalable et écrit de L'Arche, est une contrefaçon au sens de l'Article L122-4 du Code de la Propriété Intellectuelle, et L'Arche se réserve le droit de recourir à tous les moyens juridiques à sa disposition en cas de manquement à ces règles.

Corps et Biens

de Karst Woudstra

traduit du néerlandais par Laurent Mulheisen

*Pour les droits de représentation en langue française s 'adresser à
l'Arche Editeur*

86, rue de Bonaparte

75006 paris

tel: 01 46 33 63 26

tel: 01 46 33 56 40

Corps et biens

de

Karst WOUDESTRA

(pour Hervé Guibert)

*Traduit du néerlandais par Laurent Muhleisen
Traduction relue et corrigée par l'auteur*

Copyright Verlag der Autoren, Francfort.
l'Arche éditeur pour la traduction française.

Personnages :

Reinier Kloprogge

Duco van Poelgeest

Jeroen Hekking

Un espace, qui pourrait être une pièce. Un certain nombre de fauteuils, au moins quatre. De la musique (Herminia Silva : Marinhero americano).

Les trois jeunes gens entrent. Deux d'entre eux, Reinier et Duco, en smoking. Le troisième, Jeroen, en costume noir un peu trop grand pour lui. Chacun reste un moment debout, très concentré sur lui-même, puis va s'asseoir dans un fauteuil, sans toutefois choisir le plus proche.

REINIER Il était, oui, il était onze heures quand je l'ai entendu se réveiller. (A Jeroen.) Il était onze heures environ, n'est-ce pas ?

JEROEN Je ne sais pas. J'ai une montre mécanique. (Il la sort de la poche de son pantalon.) Elle était à mon père, qui lui-même la tenait de son père... Si on ne la remonte pas tous les jours... Et elle était arrêtée. Elle l'est encore, d'ailleurs. Ou plutôt, une fois de plus... (Il la remet dans sa poche.)

REINIER Je me suis levé peu après dix heures et demi.

DUCO Dix heures ?

REINIER Et demi.

DUCO C'est arrivé souvent, que tu te lèves si tard ?

REINIER Qu'est-ce que tu crois ? Te tenir éveillé la moitié de la nuit, c'est assez fatigant .

DUCO Moins fatigant que d'être tenu éveillé par toi, crois-moi. Pour quand même devoir ressortir à six heures.

REINIER (à Jeroen) Dès que je t'ai entendu te réveiller, je t'ai préparé du café.

DUCO L'inverse a produit des chef d'oeuvres, les variations Goldberg par exemple. Tu en as entendu parler ?

REINIER Non.

DUCO Ou bien, les contes des mille et une nuits. Et qu'en avons nous tiré, ou plutôt, qu'en a tiré le monde, de toutes nos nuits blanches ? (Après une courte pause, à Jeroen.) Avant de quitter la chambre, je suis vite venu te voir. Tu dormais encore profondément. (A Reinier). Toi aussi. J'ai pris mon petit déjeuner sans faire le moindre bruit. Pas de radio. Rien. La fenêtre de cuisine ouverte. Seule la pluie, dehors. Les oiseaux. J'avais un peu peur de la journée qui m'attendait, tout ce travail, et la fête, en plus, ce soir, mais d'une certaine manière, je me sentais réconcilié.

REINIER Avec quoi ?

DUCO Avec toute cette situation.

REINIER Une chance.

DUCO Pourquoi, je n'en sais rien. (A Jeroen.) Tu dormais comme si quelqu'un t'avait assomé, dans une position impossible. Les poings serrés, comme si tu t'étais battu. Les mâchoires serrées, grinçant des dents.

JEROEN Moi ?

DUCO Ça m'a rappelé un dessin que j'ai vu un jour. Un prisonnier, dans cette espèce de tenue rayée, qui rongait patiemment, avec ses dents - qui étaient autant de petites limes - les barreaux de sa cellule. Il était reproduit dans un agenda scolaire.

JEROEN Je ne me souviens pas avoir jamais fait ça. Mais si tu le dis.

REINIER Ensuite, je suis venu ici ; tout était joliment disposé sur un plateau.

JEROEN Je t'ai entendu. Et j'ai senti le café. Et ta cigarette. Je venais de me réveiller. Je suis resté couché et j'ai jeté un coup d'oeil autour de moi.

DUCO Il n'y a pas grand chose à voir, cela dit.

JEROEN Non. Vide. Et blanc. Juste un lit et un store. Noir. Sinon, du blanc partout.

DUCO Bleu marine.

JEROEN On dirait qu'il est noir.

DUCO Parce que tout le reste est si blanc.

JEROEN Je me suis levé dès que je t'ai entendu. J'ai ouvert la porte, tout doucement, parce que je n'avais aucune idée, naturellement, de ce que j'allais trouver derrière, et tout à coup, je me suis retrouvé dans cette pièce.

REINIER Et comme il restait planté là, j'ai demandé : tu veux du café ?

JEROEN Volontiers. (A Duco.) Je m'assois quelque part, dans le premier fauteuil à ma portée. C'est alors que je l'ai sentie, oui, d'abord je n'ai pas très bien su l'identifier. Une vague odeur d'urine, très particulière. Il faut dire que j'ai l'odorat très sensible. Je sens tout. J'ai d'abord cru que c'était moi, mais c'était quasi impossible parce que je portais des sous-vêtements propres, un boxer blanc et un T.Shirt. Blanc aussi. Ça ne pouvait donc pas être moi. Je n'osais pas trop demander.

DUCO Nous t'avons fait prendre une douche, naturellement, avant de te mettre au lit, et puis nous t'avons mis des sous-vêtements propres. Et ce n'était pas un luxe. Avec cette odeur.

REINIER Il s'est passé un bon moment avant que tu n'ouvres la bouche.

JEROEN Cela t'étonne ?

REINIER Tu n'as rien fait d'autre que remuer ton café. Jamais remarqué que ça pouvait autant de bruit. C'est pourquoi moi non plus je n'ai rien dit au début. Tu osais à peine me regarder. J'ai fini par te demander, parce ce que ce silence devenait terriblement long, j'ai beaucoup de mal à supporter cela : tu veux peut-être t'habiller un peu plus ? Je peux te prêter quelque chose, si tu veux ?

JEROEN Où sont mes affaires ?

REINIER En haut, dans la salle de bain. Elles sèchent. (Pause.) Ça va prendre encore un moment avant que tout soit sec. (Pause.) Par ce temps. Je veux dire, avec toute cette humidité. (Pause.) Quel été de merde, hein ?

JEROEN Oui.

REINIER Encore un peu de café ?

JEROEN Volontiers.

REINIER En attendant, je vais te chercher d'autres choses à te mettre.

DUCO Tu étais couvert de vomi de la tête aux pieds, parce que tu n'arrêtais pas de tomber en avant. Il y en avait partout. Ou alors, ça puait. Dès que nous sommes arrivés à la maison, j'ai donc tout mis dans la machine.

REINIER Et il n'a pas de sèche-linge.

DUCO Et nous t'avons mis des sous-vêtements de Reinier, avant de te fourrer au lit.

JEROEN (A Reinier) Comment t'appelles-tu, au fait ?

REINIER Rainier.

JEROEN Moi, c'est Jeroen. Jeroen Hekking. Toi, donc, c'est Rainier ?

REINIER Oui. Comme le prince de Monaco. Si j'avais été une fille, elle m'aurait appelé Grace, ma mère. Mais comme j'étais un garçon. C'est pour ça. Elle suit cela de très près. Les familles princières. Les mariages, les divorces. Elle découpe les photos des magazines et les colle dans des albums. Débile. C'est donc pour ça.

JEROEN Oui. Non. Et ce n'est pas Reinier avec un e.

REINIER Non, non. Avec un a. Rainier. Kloprogge. C'était le nom de mon père.

JEROEN C'était ?

REINIER Je n'en sais pas beaucoup plus sur lui. Seulement qu'il s'appelait Kloprogge. Et qu'il m'a sacrément foutu dedans avec ce nom de merde. Et qu'il buvait.

JEROEN Il est mort ?

REINIER Aucune idée. A en croire ma mère, il traîne sans doute encore quelque part. Et elle me garantit que je finirai par le croiser un jour si je continue comme ça. En l'occurrence, dans un caniveau.

JEROEN Ça n'y ressemble pas, ici.

REINIER A quoi ?

JEROEN A un caniveau.

REINIER Pas ici, non. Ça n'y ressemble pas. Mais juste à côté

JEROEN Drôle de question, peut-être. Mais où suis-je exactement, ici ?

REINIER Ici, chez nous.

JEROEN Nous ? Il y a encore quelqu'un, ici ?

REINIER Pas en ce moment. Sinon, oui. Il y a encore quelqu'un.

DUCO Mais il n'est pas ici en ce moment. Il travaille. A l'hôpital.

JEROEN L'hôpital ?

REINIER Oui. Il travaille là-bas.

JEROEN Encore cette odeur d'urine. (Courte pause.) Mais ici, ce n'est pas l'hôpital.

REINIER Non, bien sûr. C'est chez nous, bien sûr.

JEROEN Oui, c'est peut-être moi, mais j'ai l'impression, depuis tout à l'heure...

REINIER Oui ?

JEROEN Que ça sent l'urine, ici.

REINIER Que ça sent quoi ?

JEROEN Le pipi. La pisse.

REINIER Il faut que tu t'assoies dans un autre fauteuil.

JEROEN Je me fais peut-être des idées.

REINIER Tu es assis dans son fauteuil. Celui de Duco.

JEROEN C'est peut-être parce que je pensais à mon père. Parce que tu as parlé du tien. C'est ça.

REINIER Il pisse dans sa culotte lui-aussi ?

JEROEN Oui. (Soudain il comprend). Tu veux dire... qu'il pisse dans sa culotte, ce... il s'appelle Duco c'est ça ?

REINIER (rit.) Oui. Bon d'accord, rien qu'une fois. Elle ne part plus. L'odeur. Il a eu beau s'agenouiller dessus et frotter. Avec tous les produits possibles et imaginables. Ça a pénétré, que veux-tu ? A l'intérieur. Sous le tissu. Je ne comprends pas pourquoi il ne s'en débarrasse pas. Va donc t'asseoir dans un autre fauteuil. (Amusé.) Donc, ton père pisse dans sa culotte ?

JEROEN Oui. Et il chie aussi.

REINIER Dieu du ciel.

JEROEN Il ne retient plus rien. Il ne sait plus ce qu'il fait. Il est gâteux.

REINIER Pas Duco, tu comprends. Il a juste eu terriblement peur. Il a tellement tremblé qu'il a fait dans sa culotte. Parce qu'il... (Il regarde en direction de Duco.) Mais à quoi bon. (Pause.) Et puis, pendant un bon moment, tu t'es tu à nouveau.

JEROEN Pas étonnant. J'étais absolument certain d'être mort. Bon, d'accord, je voyais parfaitement que ce n'était pas vrai. Mais je n'excluais pas complètement l'hypothèse d'être au ciel, malgré tout. Ou en enfer naturellement. J'avais simplement besoin d'un peu de temps pour me faire une idée claire de la situation.

REINIER Et moi je craignais que tu ne continues à poser des questions. Sur Duco. Parce que tu n'arrêtais pas de fixer des yeux ce fauteuil puant, mais aussi parce que je ne savais pas très bien comment t'expliquer ça.

JEROEN Et cet autre...

REINIER Duco.

JEROEN Oui, ce Duco, il travaille dans un hôpital, donc ?

REINIER Oui. Il est médecin. Il va être médecin. Toi aussi ?

JEROEN Non. Pourquoi ?

REINIER Tu ne travailles pas là-bas ?

JEROEN Non.

REINIER Moi, si. Plus maintenant, mais jusqu'à récemment. C'est comme ça que je l'ai connu. Duco. Dans la buanderie. C'est là-bas que je travaillais. C'est dingue, tu sais, on est là, le cul à l'air, dans une chaleur étouffante, et on voit les gens dehors avec de gros manteaux d'hiver. C'est vraiment l'enfer. La buanderie.

DUCO C'est là-bas que je l'ai vu pour la première fois. Quelques mètres en-dessous de moi. Le torse nu, avec un pantalon de coton qui lui collait aux jambes. Dégoûlant de sueur. Comme un chauffeur devant les chaudières d'un paquebot. Le Titanic. Pourquoi pas. Entre d'épais nuages de vapeur et des chariots pleins de linge fumant. Tout à coup, il a levé les yeux, comme s'il avait su que je le fixai depuis tout ce temps. Il a ricané et a fait glisser, d'un geste indolent, étudié, sa main sur sa poitrine, avant de la mettre dans sa bouche et de sucer ses doigts l'un après l'autre.

REINIER On transpire à mort dans cet endroit.

DUCO J'aurais voulu me sauver de là. Mais naturellement, il était trop tard.

JEROEN C'est pour ça que je suis ici ?

REINIER Oui. C'est là-bas que je t'ai trouvé. Le connard, il préfère que je le laisse monter là où les autres ne peuvent pas l'apercevoir, je veux dire ses collègues, parce que j'ai travaillé dans la buanderie, quand je vais le chercher, après son travail, en voiture, tu comprends. D'ailleurs, question pisse et merde, tu devrais venir faire un tour à la buanderie, tu n'en reviendras pas. Moi, je la sentais en permanence. J'avais beau prendre des douches. L'odeur s'était déposée sur mes cheveux, sous mes ongles, j'avais l'impression. Tu faisais ça, et tu l'avais immédiatement dans le nez.

JEROEN Et c'est où que vous m'avez trouvé ?

REINIER Moi. Duco nous a rejoint plus tard. A l'arrière du bâtiment. C'est là-bas que je passe le prendre. Il n'y a jamais personne. Il n'y a même âs d'éclairage public. C'est là que je t'ai trouvé. Entre deux buissons. Il n'était pas encore là. Je suis descendu un moment, parce qu'il ne pleuvait pas. Et toi, tu étais couché là. Trempé jusqu'aux os.

JEROEN Mort ?

REINIER Non. Bien sûr que non. Sinon, tu serais pas là. Ou bien ?

JEROEN Donc, je n'étais pas mort.

REINIER Non, juste inconscient, si c'est comme ça qu'on dit.

DUCO Dans le coma.

REINIER Tu étais endormi, je dirais. Très profondément. Bien sûr Duco aurait encore un des ses mots choisis pour décrire ça.

DUCO Choisi ?

REINIER Les mots que je ne connais pas et dont personne n'a besoin, d'ailleurs, j'appelle ça des mots choisis, oui. (A Jeroen) Tu étais complètement recroquevillé par terre, tes genoux touchaient presque ton menton. Et trempé jusqu'aux os. D'abord, j'ai pensé : laisse tomber, c'est sûrement un drogué. Mais ensuite je me suis dit quelque chose comme : il ne peut quand même rester couché là, et puis, qu'est-ce qu'un drogué viendrait faire par ici... Donc j'ai fait demi-tour. Et je t'ai secoué comme un prunier.

DUCO C'est alors que je suis arrivé.

REINIER Jusqu'à ce que tu arrives. Et tu as tout de suite compris ce qui se passait. On est médecin ou on l'est pas. Parce que tu avais déjà vomi, aussi. Sinon, tu aurais été tout ce qu'il y a de plus mort. Si tu n'avais pas presque tout vomi. Tu étais complètement recouvert de...

JEROEN De...

REINIER De ce truc avec lequel tu as essayé de te tuer.

DUCO Essaie de l'asseoir, que je puisse enfoncer un doigt dans sa bouche.

REINIER C'est vraiment nécessaire ?

DUCO Evidemment. Non, tiens le, sinon, je vais tout recevoir... Tu ne vois donc pas ? Des médicaments. Cet idiot a avalé la moitié d'une pharmacie. Il est quasiment dans le coma...

REINIER Il a d'abord tâté ton pouls et vérifié si tu étais un drogué, s'il y avait des traces de piqûres sur tes bras.

DUCO Et ensuite, il faut qu'il retourne immédiatement d'où il vient.

REINIER Et d'où vient-il, à ton avis ?

DUCO Je suppose qu'il est interné ici. Comment serait-il arrivé là, sinon ?

REINIER J'y suis bien, moi.

DUCO Certes, mais d'habitude il n'y a personne ici. Jamais. Il est interné ici. En psychiatrie. Je suppose. C'est à deux pas.

REINIER Pas étonnant qu'il ait essayé de se tuer. Essaie un peu de m'enfermer là-bas. (A Jeroen.) Mais c'est faux, n'est-ce pas, tu n'étais pas enfermé là-bas ?

JEROEN Non.

REINIER Je veux dire, tu n'es pas fou, n'est-ce pas ?

JEROEN Non.

REINIER Mais alors comment es tu arrivé là-bas ?

JEROEN Où ?

REINIER Là où nous t'avons trouvé ?

JEROEN A pied. Je suppose. Mais je ne sais plus très bien. Je ne sais pas, non plus, où vous m'avez trouvé. Tout ce que je sais, c'est que je me sentais vachement mal. Là dedans. Comme si j'allais manquer d'air. Que j'avais un sacré vertige. Et que je voulais sortir. A l'air libre.

REINIER Où ça, là-dedans.

JEROEN A l'hôpital.

REINIER Qu'est-ce que tu y faisais ?

JEROEN Je rendais visite à quelqu'un. A mon père. Il l'ont mis là. Pour des examens. Ils le tiennent pour un cas intéressant. Il faut dire qu'il n'est pas très vieux. Cinquante deux ans. C'est jeune pour l'Alzheimer. Si c'est bien ça.

REINIER Toujours est-il qu'ensuite, j'ai dit à Duco : on l'emmène avec nous, on l'emmène à la maison.

DUCO Il n'en est pas question.

JEROEN Sinon, ils l'auraient expédié dans un hospice depuis longtemps.

REINIER Où veux-tu qu'il aille, sinon ? Tu ne peux quand même pas le laisser en plan, comme ça.

JEROEN Et ma mère, ça lui est complètement égal, ce qu'ils font de lui. Quand à moi naturellement je n'ai rien à dire.

DUCO Ce garçon a besoin d'être examiné. Par un médecin.

REINIER Ça tombe bien. Tu es médecin, non ?

DUCO Je ne suis pas compétent. Il lui faut un psychiatre.

REINIER S'ils avaient mieux fait leur boulot, il n'aurait sans doute pas essayé de se tuer.

DUCO Qui sait, peut-être est-il complètement dérangé.

REINIER Moi aussi, je le suis.

DUCO Ou peut-être autre chose. Peut-être a-t-il autre chose. Peut-être est-ce pour ça qu'il a essayé de se tuer.

REINIER Quoi donc ?

DUCO Je ne sais pas.

REINIER Le sida peut-être.

DUCO Par exemple.

REINIER Mon Dieu, tout le monde n'a pas le sida. A commencer par toi et par moi. En puis, ce n'est pas une raison pour le refiler à quelqu'un d'autre, comme un chien galeux . Un aveugle verrait qu'il n'a rien, ce garçon. D'ailleurs, il est encore beaucoup trop jeune pour ça.

DUCO Justement, ce sont les plus jeunes qui l'attrapent parce qu'ils ne se rendent pas compte qu'on peut en mourir.

REINIER Tu parles de lui ou de moi, là ?

DUCO De lui.

REINIER Tu penses donc qu'il a le sida ?

DUCO Je ne pense rien. Je sais juste que quel que soit son problème, on ne peut de toute façon rien faire pour lui.

REINIER Ce n'était donc pas ça ?

JEROEN Quoi ?

REINIER (après une courte pause.) Non, rien. (A Duco.) Si. On peut faire beaucoup pour lui. Veiller à ce qu'il ait des habits secs. Le mettre au lit. Rester un peu près de lui. Pour qu'il ait quelqu'un à qui parler quand il se réveillera. Non, bien sûr, pas toi, ton travail, je sais, d'accord, d'accord, mais moi, moi j'ai tout mon temps, évidemment, puisque je n'ai rien d'autre à faire. (A Jeroen.) Tu aurais dû voir les yeux qu'il a fait, Duco, quand je lui ai dit ça, complètement estomaqué, qu'il était. Mais moi, avant, je ramenaient souvent des animaux malades à la maison, quand j'étais petit, même si ma mère les remettait dehors la plupart du temps. Des oiseaux et tout ça. Et un jour, un chien. Elle l'a immédiatement emmené dans un refuge. Je l'avais caché sous mon lit. L'animal a gémi, bien sûr, quand j'étais à l'école. Pas même chez un docteur pour animaux, rien, alors que l'animal avait une plaie béante, grande comme ça. Toujours la même rengaine. Si je m'imaginais qu'elle en chait, de l'argent. Elle remettait ça sans

arrêt sur le tapis, l'argent. Si je me rendais compte de ce qu'elle gagnait, comme vendeuse. Elle vendait des appareils ménagers. Elle y connaissait rien. Là-bas, ils l'ont gazé. Au refuge. Le chien. Ils mettent les bêtes dans une espèce de contenir en métal, dans lequel ils envoient du gaz. Elle nous a raconté ça comme si elle essayait de vendre un mixer à quelqu'un. Ça ne fait pas mal. Elles ne se rendent compte de rien. Je l'aurais tuée. Je l'aurais étranglée avec le câble d'un de ces foutus appareils. Elles les avaient au prix d'usine, ces saloperies ne marchaient jamais. Reinier, toi qui es si adroit. Où alors elle ne savait pas quoi en faire. Sa cuisine ressemblait à une forêt vierge. Partout des câbles, des rallonges et des multiprises. Celles-là ne sont pas aux normes, M'man. Elle l'ignorait. Sérieusement. Je l'aurais trucidée, à cause du chien, ce jour là. Mais ce genre de trucs, tu finis par laisser pisser, naturellement. J'étais encore tout gosse. Donc j'ai dit à Duco : toi maintenant tu la fermes. On ramène ce garçon à la maison et ensuite on verra. Et comme il a parfaitement vu que je pensais ce que je disais, il a reculé. Ce chieur.

DUCO Tu ne vas quand même pas le charger dans la voiture dans cet état là ? Il est couvert de vomi de la tête aux pieds.

REINIER On n'a qu'à lui enlever ses habits.

DUCO Oui, c'est ça. Dans le genre morbide, ça commence bien.

REINIER Toi, retourne chercher une couverture ou un truc dans le genre. On l'enveloppera dedans. Ensuite, on le couchera sur le siège arrière.

DUCO Et s'il crève quand même ?

REINIER Tu viens de lui faire recracher tous ces médocs, non ?

DUCO Oui, mais j'ignore ce que c'était. (A Jeroen.) Au fait, qu'avais-tu avalé ?

REINIER On le recouche bien proprement là où il était. Dans son vomi.

JEROEN Je ne sais pas. Vraiment pas. J'ai pris sans regarder. J'ai bourré mes poches avec tout ce qu'il y avait.

REINIER Où ça ?

JEROEN Dans le petit bureau. Les médocs qu'ils avaient préparé pour les patients. Avant de le leur distribuer. Il n'y avait personne. La porte était grande ouverte. A côté, dans une autre pièce, une infirmière se vernissait les ongles, tout en téléphonant, la radio allumée. Elle voulait sortir dîner avec quelqu'un. Ce quelqu'un voulait fixer un rendez-vous. Elle ne connaissait pas le resto. Avec ça, le combiné lui tombait sans arrêt de l'épaule. Où alors, c'était la radio qui faisait un tel boucan qu'elle ne

comprenait pas ce qu'il lui disait. Un morceau que je connaissais pas. Quelque chose avec "crucified". Puis, elle s'est remise à crier qu'elle ne savait pas où c'était, et s'est mise à pester parce que ses habits étaient pleins de taches de vernis. Je suis d'abord resté planté là un moment, parce que je voulais parler à quelqu'un... Ma mère dit que les médecins savent parfaitement ce qu'ils font. Pour ne pas avoir à s'occuper de lui. Elle n'y arrive plus, après tout ce qu'il lui a fait supporter. Pour elle, il est mort... Simplement, pour savoir ce qu'ils faisaient avec lui... Donc, ensuite, vous m'avez déshabillé ?

REINIER Seulement parce que tu étais couvert de vomi...

DUCO Mais entretemps...

REINIER ... et que je ne voulais pas t'avoir comme ça dans la voiture.

JEROEN Nu ?

REINIER Oui. Mais seulement après que Duco ait apporté la couverture. (Pause.) Ensuite, nous t'avons amené ici. Duco t'a fait une piqûre, parce qu'il jugeait ça nécessaire. Et vingt-quatre heures de sommeil.

DUCO Et de rêves, pour tout oublier.

JEROEN Il en a ici ? De ces trucs ? Des médicaments et tout ça ?

REINIER Tu devrais monter voir. Tout est piqué à l'hôpital. Au début, je le prenais pour un junkie.

JEROEN Il ne l'est pas ?

REINIER Non. Il fait ça uniquement parce qu'il adore jouer au docteur. Il une sorte d'ami, Charles. Il habite en-dessous, l'appartement juste sous le nôtre. Il a toujours quelque chose. Il vient se chercher des trucs ici. Et des piqûres de vitamines. Il m'en a faites à moi aussi. Là, dans la fesse. Mais heureusement, ça n'a pas eu pour effet un sommeil de vingt-quatre heures. Sinon, tu serais encore en train de roupiller.

JEROEN Nous sommes donc lundi aujourd'hui .

REINIER Oui.

JEROEN (sort sa montre.) Et quelle heure est-il ?

REINIER (regarde sa montre.) Midi et des poussières. Midi six.

(Jeroen remonte sa montre et la met à l'heure.)

REINIER Et on ne serait pas allés à la mer.

JEROEN Et l'essentiel n'aurait pas été dit.

DUCO Vous étiez au bord de la mer ?

REINIER Oui.

DUCO Par ce temps ?

JEROEN C'est moi qui le lui ait demandé.

DUCO Ce n'est pas plus important que ça. Inutile de faire tant de mystères, vraiment.

REINIER C'était plus tard, il faut dire. D'abord, on a continué à discuter un moment ici. Je lui ai montré les pièces qu'il n'avait pas encore vues. Et nous avons mangé un morceau. (A Jeroen.) Au fait, tu n'as pas faim ?

JEROEN Je devrais, non ? Avec tout ce que j'ai dormi.

JEROEN Il n'y a pas grand-chose. Un peu de pain rassis. Mais je peux t'en faire griller deux tranches. Il a un grille-pain.

DUCO Je trouve ça drôle. Quand les tranches sautent en l'air comme ça.

JEROEN Il a ?

REINIER Oui.

JEROEN Pas, nous avons ?

REINIER Rien n'est à moi ici. Même les habits que je porte sont de lui. Je veux dire, c'est lui qui me les a donnés.

JEROEN Bon, volontiers.

REINIER J'en ai pour deux minutes.

DUCO Et toi ?

JEROEN Moi ?

DUCO Qu'est-ce que tu as fait, ensuite ?

JEROEN Moi ? Rien.

DUCO Je veux dire, tu es assis là, dans des sous-vêtements qui ne sont pas à toi, dans l'appartement d'un parfait inconnu, pendant qu'un autre parfait inconnu te fait griller du pain.

JEROEN Oui.

DUCO Et tu trouves ça normal ?

JEROEN Non, non, pas ça. Mais je crois que je n'ai pas tout bien suivi. J'ai regardé dans le vide. C'est tout.

DUCO Tu n'aurais pas dû aller travailler, ou quelque chose comme ça ?

JEROEN Non, non. Je suis en arrêt maladie depuis plusieurs semaines déjà. A cause de mon père. Je n'arrivais plus à me concentrer au travail.

DUCO Et c'est quoi, ce travail ?

JEROEN Oh, de l'automatisation. Chiant à mourir. Dans le bâtiment.

DUCO Les ordinateurs ?

JEROEN Oui. Au début je trouvais ça très bien. Elaborer des programmes et tout ça. Mais aujourd'hui, on ne fait plus rien d'autre que connecter des systèmes entre eux. Ça peut paraître un peu bizarre pour quelqu'un qui n'a pas trente ans, mais j'ai l'impression d'être déjà trop vieux pour ça. J'ai l'impression de ne plus trop comprendre comment tout ça fonctionne. Ou peut-être n'ai je plus envie de le comprendre.

DUCO Tu n'étais donc attendu nulle part ?

JEROEN Non. (Pause.) Et comme ça commençait à être sacrément long, je l'ai rejoint dans la cuisine.

REINIER Excuse-moi. Cet appareil de merde. Chaque fois, ils sortent carbonisés.

JEROEN Ça ne fait rien, on peut gratter. Il n'est peut-être pas bien réglé ?

REINIER Fais-le toi-même. Si tu penses y arriver mieux.

JEROEN Je n'ai pas dit ça. (Pause.) Alors si je comprends bien, tu habites ici avec ce Duco ?

REINIER Qu'est-ce que tu veux dire ?

JEROEN Rien de particulier.

REINIER Pas tout à fait. Duco habite ici, et moi aussi j'habite ici, mais provisoirement. Jusqu'à ce que je retrouve un appart. J'ai vécu un bout de temps en Allemagne, d'abord un peu partout, puis à Hambourg. Jusqu'à ce qu'on ait trouvé quelque chose, ici. Et toi ?

JEROEN Un deux pièces. Dans le centre. Non, je n'ai pas à me plaindre. Juste un peu petit. C'est pour ça qu'on s'est inscrit, Souris et moi, pour un truc qui doit d'abord être construit. Ça ne sera terminé que l'an prochain. Si tout va bien.

REINIER Le téléphone s'est mis à sonner. Duco, sans doute.

DUCO Je voulais juste savoir comment il allait.

REINIER Il est en train de prendre son petit déjeuner. Au fait pourquoi ne me l'as-tu jamais dit ?

DUCO Tu aurais pu me passer un petit coup de fil.

REINIER Qu'on pouvait le régler.

DUCO Quoi ?

REINIER Ce foutu grille-pain. Il est obligé de manger du pain à moitié cramé maintenant, bordel. J'ai d'abord cru que ça aussi, je l'avais cassé.

DUCO Et comment se sent-il ?

REINIER Bien. Je crois. Comment te sens-tu ?

JEROEN Bien, oui.

REINIER Sinon, il ne serait pas en train de manger. Et de boire du café.

DUCO Et quelle impression te fait-il ?

REINIER Oh, un jeune homme comme il faut. Ne te fais aucun souci. A mon avis il ne lui manque aucune case. Et adroit, avec ça. C'est ma mère qui aurait dû avoir un fils comme ça. Il a réparé le grille-pain en un tour de main .

DUCO Tant mieux. Veille à ce qu'il soit parti quand je rentrerai.

REINIER Pardon ?

DUCO C'est ce qu'on avait convenu, non ?

REINIER Pas du tout ! Tu fais ça tout le temps. Bordel de merde. Tu dis quelque chose, et ensuite tu essaies de me faire croire que c'est ce qu'on avait convenu. Mais cette fois-ci, tu peux toujours courir. Je n'ai convenu de rien du tout.

DUCO Pourtant je suis certain qu'hier soir...

REINIER Non. Tu as dit que tu aimerais bien, que tu aimerais qu'il s'en aille d'ici, avant qu'on parte pour la Haye, et moi j'ai dit : on verra. Je m'en souviens parfaitement. On verra, j'ai dit. C'est tout.

DUCO Mais je ne veux pas qu'il reste seul ici. Qu'il mette son nez partout.

REINIER Dans mon appartement, tu veux dire.

DUCO Toi non plus, je suppose ?

REINIER Qu'est-ce que devrais avoir contre ?

DUCO D'ailleurs, il n'est pas à moi, le pistolet que tu laisses traîner partout.

REINIER Ce n'est qu'un pistolet d'alarme.

DUCO Mais il a l'air d'un vrai, et en plus, c'est interdit.

REINIER Dans ce cas emmenons-le.

DUCO Tu es fou ? Ce n'est pas n'importe quelle fête, enfin. Les noces d'argent de mes parents. Un dîner officiel. Avec carton d'invitation et que sais-je encore. Et deux ministres, et le reste. Un parfait inconnu ?

REINIER Tu appelles, et tu dis que tu amènes encore quelqu'un.

DUCO Alors que déjà ils se demandent pourquoi j'ai fait des pieds et des mains pour t'amener toi. Tu as parfaitement entendu comment il se sont cassé la tête.

REINIER Je n'y peux rien, moi, que tu sois trop lâche pour leur dire qui je suis.

DUCO Nous avons convenu de ne plus parler de ça.

REINIER Tu as convenu.

DUCO D'accord. Donc, n'en parlons plus. Toi, tu viens. Mais pourquoi faut-il qu'il vienne lui-aussi ? Pour l'amour du ciel, Reinier, pourquoi ce garçon devrait-il nous accompagner là-bas ?

REINIER Tu ne peux quand même pas le remettre à la rue comme ça.

DUCO Et pourquoi pas ?

REINIER Parce que ça ne fait pas quarante-huit heures qu'il a essayé de se suicider.

DUCO Bien, admettons que je parvienne à convaincre ma mère, où veux-tu que je déniche un smoking en si peu de temps ? Ne va surtout pas imaginer que je vais lui en acheter un, à lui-aussi.

REINIER Si ce n'est que ça. On se débrouillera. Ou alors, on reste ici, tout simplement.

DUCO Je ne peux quand même pas me pointer là-bas tout seul. Après tout ce cirque.

REINIER Toi aussi, naturellement.

DUCO Qu'est-ce que tu veux dire ?

REINIER Ce que je dis. Ou bien on y va tous les trois, ou bien on reste ici tous les trois.

DUCO Jamais.

REINIER Comment ça, jamais ? Change de ton, tu veux bien ? On avait pourtant perdu cette habitude. Tu vas faire exactement ce que je dis, bordel. T'as pigé ? Sinon, je me barre d'ici illico. Est-ce que c'est clair ? Je t'ai demandé si c'était clair ?

DUCO Oui. (Petite pause.) J'étais donc là, debout. Apparemment je pleurais. Au même moment quelqu'un est entré et a demandé : qu'est-ce qui se passe ? Comment cela ? Tu pleures. Moi ? Ah bon, je croyais. Et elle est repartie. Vexée. Mais elle avait raison. Je pleurais effectivement. Et pourquoi ?

JEROEN Je ne comprenais pas très bien ce qui se passait. Certes j'entendais que Rainier s'énervait prodigieusement, mais à propos de quoi, je n'en savais rien. Je regardais droit devant moi et j'avalais une tartine après l'autre. Alors que je n'étais même pas certain d'avoir vraiment faim. Il était retourné au salon avec le téléphone, un de ces machins sans fil, si bien que je ne comprenais qu'à moitié ce qu'il disait. Alors j'ai essayé de réfléchir à ce que j'avais de mieux à faire. Mais c'était comme si j'étais cloué sur place. Coincé entre deux plaques de béton. Entre ce qui s'était passé avant que je n'avale ces trucs et ce que je devais faire une fois que j'aurais mangé toutes ces tartines. C'est sans doute pour ça que je les aie toutes mangées. Pour essayer de me farcir ce dilemme jusqu'au bout.

REINIER Ce connard. Lui aussi, il s'imagine qu'il peut faire ce qu'il veut avec moi .

JEROEN Aussi ?

REINIER Oui, aussi. Aussi. Comme tous les autres.

JEROEN Mais pas moi.

REINIER Non, pas toi. Pas toi. Toi, t'es OK.

DUCO J'ai donc aussitôt pris le téléphone et je l'ai appelée, ma mère, pour lui dire que j'allais amener encore quelqu'un. Qui ? Un ami. Mais tu en amènes déjà un, d'ami, non ? Oui, et maintenant ils sont deux. Le nombre d'amis que tu as tout d'un coup, toi qui n'en avais jamais avant. Non jamais. Et comment s'appelle-t-il ? Je ne sais pas. Tu ne sais pas ? Non, je ne sais pas comment il s'appelle, ni ce qu'il fait ni même s'il est capable de manger avec un couteau et une fourchette. Je ne le connais pas encore suffisamment pour ça. Et tu es certain que tu veux l'amener ce soir ? Oui. C'est la seule solution. Lui faire comprendre qu'il n'y a pas la moindre place pour une objection. Mon père fait la même chose avec elle. Tout le monde en use ainsi avec elle depuis toujours. Il n'y a pas d'autre solution. Naturellement, j'ai essayé de ne pas faire comme les autres, mais tu finis invariablement par être happé par le tourbillon de ses tergiversations, et au bout du compte, tu en arrives toi-aussi à ne plus pouvoir différencier le jour de la nuit, par exemple. La vie un rêve. C'est elle. Maintenant, je fais pareil. Je lui parle sur le même ton que mon père ou que mon frère cadet. Sans pitié. Et elle s'empresse alors de retirer tout ce qu'elle a dit. Mais que vais-je mettre sur son carton ? Une croix. Je le placerai à côté de Quirien, peux-tu le lui dire s'il te plaît ? Quirien ? Quirien comment ? La petite Quirien Feith. Elle était dans ta classe, voyons. Une fille un peu bizarre. Son père était président du comité olympique, je crois. Pas avec moi, Maman, avec Arnoud, elle était dans la classe d'Arnoud. Je ne sais même plus qui était dans ma classe. Parce que tu ne ramenaient jamais personne à la maison. Parce que je n'avais pas d'amis. Tu l'as déjà dit. Mais maintenant, si.

REINIER Comme c'est bien que tu viennes.

JEROEN OÙ ça ?

REINIER Ses parents donnent une réception ce soir. Un truc gigantesque. Des centaines d'invités. Un dîner. Dans un château. Un feu d'artifice. Et tout le reste.

JEROEN Je ne sais pas.

REINIER Tu n'as pas besoin de te décider tout de suite, naturellement. Prends ton temps. Ça me met à chaque fois dans une de ces rages, qu'il fasse tout d'un coup comme si j'étais un parfait étranger.

JEROEN Oui, mais je ne sais pas quel genre de relation vous entretenez, toi et lui.

REINIER En tous cas j'habite ici.

JEROEN Provisoirement.

REINIER Provisoirement ou pas, j'habite ici. Et j'ai mon mot à dire. Comment ça, relation ?

JEROEN Eh bien, oui, je veux dire, si vous n'êtes que de simples amis, ou si, enfin, il y a un peu plus.

REINIER Si on baise ensemble, tu veux dire ?

JEROEN Ça se pourrait, non ?

REINIER Non. En tout cas pas comme toi ou moi on se l'imagine. Peut-être que pour lui, c'est quelque chose comme du sexe. Sinon, ça fait longtemps qu'il m'aurait foutu dehors, je suppose.

JEROEN Pourquoi ?

REINIER Vu la façon dont je me suis parfois comporté avec lui. Et des trucs que j'ai cassés. Jetés contre les murs, et tout. Qu'il me garde quand même avec lui. Moi, ça m'arrangeait bien. Je pouvais continuer à ne pas montrer ma tête encore un bout de temps. Et j'étais Dieu merci débarrassé de ce boulot de merde à la buanderie. Qu'est-ce que tu veux qu'on fasse maintenant ? Tu veux passer le reste de la journée le cul dans un fauteuil ? Pourquoi pas. De toute façon, je ne sors presque jamais.

JEROEN Je devrais peut-être quand même songer à rentrer.

REINIER C'est pas ce que je voulais dire. Pas question que tu rentres dans cet état. Bien sûr, tu rentres quand tu veux. Mais si tu décidais de ne pas rentrer, qu'est-ce que tu aimerais faire ?

JEROEN Ce qui me plairait, c'est un petit tour au bord de la mer. Pour m'aérer.

REINIER Au bord de la mer.

JEROEN Oui.

REINIER Pourquoi pas. Allons au bord de la mer. J'ai la voiture. On pourra causer un peu, encore. Si tu préfères te taire, pas de problème, ça me va aussi.

JEROEN Tu veux dire que tu causerais tout seul alors ?

REINIER (rit) Oui.

JEROEN Je ferais peut-être bien de passer un petit coup de fil à Souris, avant. On ne sais jamais.

REINIER Souris ?

JEROEN Elle pourrait se faire du souci. Je ne pense pas. Oui, c'est comme ça que je l'appelle, Souris. En fait, elle se nomme Gerda. Elle est au travail en ce moment. Je ne pense pas, tu vois, qu'elle se fasse du souci. On n'est pas si liés que ça, parfois on ne se voit pas pendant des jours. Et bien sûr, elle ne sait pas. On est moins en contact depuis un an. A cause de l'histoire avec mon père. Elle n'y comprend rien. Pourquoi c'est si important pour moi. Une petite bourgeoise. Non, basta. En fait, je n'ai aucune envie de lui parler. De quoi ? Je ne peux quand même pas l'appeler et lui dire que j'ai essayé de me suicider.

REINIER Je ne sais pas. (Un temps.) Bien, allons au bord de la mer. Moi non plus, je n'ai aucune envie de traîner ici toute la journée. Et là-bas, qu'est-ce que tu veux faire ?

JEROEN Rien.

REINIER De l'argent, je n'en ai pas en ce moment, on ne peut donc pas aller au casino. Et ce n'est pas un temps idéal pour se promener sur la plage.

JEROEN Non.

REINIER D'accord. Pour ce que j'en dit. On y va ? Des maillots de bain et des serviettes, pas besoin d'en emporter. (Pause.) Ensuite, dans la voiture, il a recommencé à parler de sa copine.

JEROEN C'est tout de même bizarre, la façon dont elle se ferme devant ça. Devant tout ce qui m'arrive depuis qu'il va si mal, mon père. C'est anormal, la façon dont elle parle de cet homme. Alors qu'on habite déjà un petit peu ensemble. Elle fait comme si je devais me débrouiller seul avec ça. Mais je n'y arrive pas.

REINIER Et tu n'as pas de copains, personne, à qui tu pourrais en parler ?

JEROEN Non. A vrai dire aucun. Deux ou trois types du boulot, avec lesquels je fais un peu de sport. Du squash.

REINIER Plus qu'un peu, j'en suis sûr. Vu ta carrure.

JEROEN Non, juste de temps de temps. Mais personne à qui je puisse vraiment parler. Et pour ma mère il est déjà mort, semble-t-il. Vu la façon dont elle parle de lui. Et Souris, mais je l'ai déjà dit, elle ne veut pas entendre parler de maladie et de mort. Comme s'il n'y avait pas déjà assez de misère sur terre. Et puis, on s'occupe bien de lui, non. Tu te rends compte. Elle y pige que dalle.

REINIER Comme Duco. Lui aussi, il n'écoute que d'une oreille la plupart du temps. Il n'entend que ce qu'il veut entendre. Même si je ne sais pas ce que c'est. Ce qu'il veut entendre. Mais je fais de mon mieux.

JEROEN Qu'est-ce que tu veux dire ?

REINIER Il est tout simplement impossible à percer. Un soir que je marchais vers l'arrêt de bus, il s'arrête à ma hauteur et me demande s'il peut me déposer quelque part. Je dis non, naturellement, et je continue mon chemin. Voilà que le bus me passe sous le nez, bordel de merde. Il s'arrête une deuxième fois à ma hauteur avec sa voiture de frimeur, il avait dû faire le tour du pâté de maison, et me redemande s'il peut me déposer quelque part. Là j'ai dit oui, naturellement.

JEROEN Ça ne t'a pas semblé un peu louche ?

REINIER Non, pas ça. A vrai dire je m'y attendais, depuis l'instant où il s'était retourné : Il était devant moi, dans la file de la cantine et il m'a regardé, avec des yeux de, oui, des yeux de chien battu, qui en redemanderait, des coups. Je veux dire, quand ils ont l'habitude d'être battu. Il n'a pas ouvert la bouche, naturellement. Et il est allé s'asseoir avec son plateau exprès à l'autre bout de la salle, avec un tas de gros bonnets en blouse blanche. Mais je sentais qu'il ne me quittait pas des yeux. On sent ça.

JEROEN Je ne sais pas.

REINIER On sent, quand quelqu'un vous observe. C'est pourquoi je n'ai pas été si étonné que ça qu'il me demande de monter dans sa voiture. Et une fois assis à côté de lui dans la voiture, j'en ai été certain. La façon dont il me regardait. Celui là, il veut quelque chose de toi. Mais sur le moment, je n'ai pas réussi à savoir quoi. Aujourd'hui, je ne suis guère plus avancé.

DUCO C'est vrai. Je voulais quelque chose de toi. Seulement, moi non plus, je ne savais pas quoi. Et cela me faisait peur. S'il s'était agi de sexe, ça n'aurait pas été si difficile. Mais c'était autre chose. Plus fort que tout. Je n'avais aucune idée de la façon dont il allait réagir quand je me suis arrêté la seconde fois. De ce qu'il allait dire. Parce que je ne savais pas ce que je voulais de lui. Ou ce qui se serait passé s'il n'avait plus été là. Si j'avais dû ne plus jamais le revoir. Comme s'il ressemblait à quelqu'un que j'avais perdu de vue depuis longtemps et que je revoyais subitement. Et qui savait des choses sur moi que j'avais moi-même oublié.

REINIER Parfois je me disais, c'est ça. Comme par exemple, quand nous nous sommes retrouvé ici...

JEROEN Ici ?

REINIER Je n'avais pas de chez moi, comme je te l'ai déjà dit. J'allais à gauche à droite, en ville, ou bien je dormais chez ma mère. Donc quand il m'a demandé si j'avais envie de boire un verre chez lui, parce qu'il avait peut-être une solution, je me suis simplement dit : pourquoi pas. Tu connais ça peut-être.

JEROEN Non.

REINIER Ne joue pas au naïf. Ta mère ne t'as jamais mis en garde contre les méchants messieurs qui t'emmènent chez eux en te promettant une barre ?

JEROEN Une barre ?

REINIER De chocolat.

JEROEN Non.

REINIER Eh bien, sache que ça existe. Et une barre de chocolat est une barre de chocolat. Seulement, on ne sait jamais ce qu'ils veulent. Il y a en a qui veulent ceci, d'autres cela, tu piges ?

JEROEN Baiser.

REINIER Parfois.

JEROEN Et alors tu le faisais.

REINIER Parfois.

JEROEN Et c'est ça qu'il voulait ? Duco ? Baiser ?

REINIER C'est ce que je croyais, mais non, c'était autre chose, même si je ne sais pas comment appeler ça. On ne peut pas dire qu'il ait essayé de me draguer, ou quoi. Mais après le troisième whisky, il a commencé à raconter des trucs bizarres. Que je ressemblais à une star de cinéma italienne...

JEROEN (fait un mot d'esprit) Grace Kelly ?

REINIER (ne le comprend pas) Non, elle, elle est américaine, elle a joué dans ces films de Hitchcock. Non, plutôt...

DUCO Moi non plus je ne me souviens pas de son nom, à l'autre, qui jouait Hercule. Ce devait être Steve Reeves ou quelqu'un comme ça. C'était un de ces affreux films mythologiques. Les travaux d'Hercule ou quelque chose comme ça. Le genre de film dans lequel des paquets de muscles à moitié nus roulent des mécaniques, se la joue tout le temps super virile les uns avec les autres, se poignent mutuellement ou alors se tapent sur l'épaule. Je devais avoir quatorze ou quinze ans, quelque part en Italie, dans le hall immense d'un hôtel, qui s'appellent toujours Palazzo quelque chose, où mes parents m'avaient laissé seul ou simplement oublié en allant manger. Ou peut-être allais-je une fois de plus trop mal pour pouvoir avaler quoi que ce soit. Je haïssais ces vacances, j'étais tout le temps malade, à cause de la nourriture ou du soleil, je ne sais plus, mais je ne faisais que vomir, chier et jeûner, ça passera vite, tu verras, disais ma mère, si tu avais vu ma tête quand nous rentrions à la maison, j'étais épuisé, ça ne ratait pas, mais bon, j'étais donc assis dans un de ces grands fauteuils en cuir, quelques serveurs en train de bavarder et de fumer discrètement sous une rangée de néons violets, les cheveux pommadés, sans cesse occupés à les lisser en arrière, dehors, le chant des grillons, et la mer naturellement, nuit et jour ce bruit indésirable, et je regarde ce film et je vois cet homme, qui joue Hercule, se mettre à plat ventre devant une espèce de baveux répugnant, je n'ai jamais raconté ça à Reinier, bien sûr, bon, une espèce de baveux répugnant donc, et le pied de cet homme sur sa nuque et je l'entends dire, I will do anything you want me to do, ou quelque chose comme ça.

REINIER Donc je lui ressemblais, à cet homme, qui jouait le roi.

DUCO Ça a été une sorte de révélation, une vision, comme si je me retrouvais brusquement dans le monde auquel j'appartenais vraiment, où le cuir du fauteuil dans lequel j'étais assis redevenait peau, où les serveurs aux têtes noires et brillantes et aux

vestes blanches face aux miroirs lilas gardaient l'entrée d'une réalité de laquelle je risquais à tout jamais d'être chassé. Le vent et la mer étaient comme le bruit de leurs ailes. Un frôlement suffisait à zébrer la peau jusqu'au sang. Les habits couvraient la nudité, et la nudité provoquait le dégoût, pleine de rides gris-vertes ou de boursoufflures violettes. Du sang sous les ongles. D'émotion, je me suis senti mal. Il s'agissait, maintenant ou jamais, de rester, là-bas, pour toujours, ou de m'en aller, de revenir au point de départ.

REINIER Mais après ce qui s'était passé à Hambourg, je ne savais plus comment m'en sortir. Et c'est pour ça que je me suis dit, pourquoi pas, je n'ai aucune idée, c'est vrai, de ce qu'il veut, mais peu importe. Tant qu'il pourra se dominer. Je vous en prie.

DUCO J'ai donc fait en sorte de m'en aller au plus vite. Paniqué. A la recherche de mes parents. Ils mangeaient quelque part, naturellement, sur une terrasse avec une vue fantastique sur l'ensemble de la baie, ou Dieu sait quoi. Une vallée, un village accroché à des rochers, des maisons comme des nids d'hirondelles, pas de rues, rien que des escaliers. Et moi, montant et descendant les escaliers, dans le noir le plus complet, comme si j'étais prisonnier d'une gravure de Piranèse. Dans cette chaleur, au milieu de ces touristes nonchalants. Et Dieu du ciel, que j'ai été soulagé de les retrouver et de réussir à faire comme si de rien n'était. Et j'ai gardé ça. Jusqu'au jour où je me suis retrouvé assis en face de lui, et que j'ai compris que je m'étais tout bonnement jeté dans ses bras, que j'avais foncé tête baissée dans le monde auquel j'avais tenté d'échapper. Il était assis là, mon ange exterminateur.

REINIER Je ne savais plus quoi faire, vraiment plus. La seule chose que mon cerveau malade pouvait encore imaginer, c'était la Légion étrangère. Tu te rends compte.

JEROEN Ça existe encore, ça ?

REINIER Qu'est-ce que tu crois ! En Irak, c'est encore une fois eux qui ont fait le sale boulot. Mais je savais que là, on était en sécurité quand on avait quelque chose à se reprocher. Ils ne te demandent pas qui tu es.

JEROEN Quelque chose à se reprocher ?

REINIER Oui. Mais il a dit que chez lui aussi, je serais en sécurité. Moi non plus je n'ai pas besoin de savoir qui tu es.

DUCO Parce que je croyais savoir qui tu es.

JEROEN Et d'après toi, à quoi voulait-il échapper ?

DUCO D'après moi, une espèce de trafic de drogue. Mais je m'en fichais. Il aurait même pu trucider ses parents. J'étais absolument certain qu'il connaissait le chemin vers les ténèbres. Et qu'il pouvait m'y précéder. Et c'était tout ce que je voulais.

REINIER Il l'a bien dit cinq ou six fois, que j'étais en sécurité ici. Et au bout de la cinquième fois, je l'ai cru, naturellement. Et comme il a recommencé à parler des serveurs, qui auraient tous eu des vues sur lui, comme des espèces de gros bousiers terrifiants, je lui ai demandé comment il envisageait la chose, s'il voulait que j'emménage chez lui, ou justement pas, parce que moi, c'était la seule chose qui m'intéressait.

DUCO Je ne le sais pas non plus. Pour moi aussi, c'est une terra incognita.

REINIER Quoi ?

DUCO Terra incognita. Terre inconnue. Un tache blanche sur la carte. Cela pourrait devenir quelque chose comme Stanley et Livingstone. Tu commences à une extrémité de la forêt vierge et moi à l'autre. Jusqu'à ce que nous nous rencontrions quelque part.

REINIER Ou nous rations.

DUCO Encore mieux.

REINIER (à Jeroen) Cela dit, je ne sais toujours pas qui ils sont.

JEROEN Étaient. Stanley et Livingstone. Deux explorateurs anglais. Au siècle dernier. Ils se sont rencontrés au milieu de la jungle et ont fait comme si c'était la chose la plus naturelle du monde. Livingstone a donné la main à Stanley et à dit, non, Stanley a donné la main à Livingstone et a dit : monsieur Livingstone, je présume ?

REINIER Je comprends pas.

JEROEN Humour anglais. A froid.

REINIER C'est vrai qu'on n'a pas beaucoup ri.

JEROEN Non ?

REINIER J'aurai aimé. Mais avec Duco.

JEROEN Que tu sois resté est donc lié au fait qu'il t'ait dit que tu étais en sécurité chez lui.

REINIER Oui. (Pause.) C'est dingue ce qu'un mot comme celui-là peut tout à coup prendre comme signification. Je ne connaissais pas. Cette sensation. La sécurité. Il y a la sécurité routière, bien sûr, et les astronautes qui atterrissent en toute sécurité, c'est ce que je voulais devenir, quand j'étais petit, astronaute, mais que tu sois là où tu es, et plus dans la merde, et que tu n'aies plus besoin de vérifier tout le temps que tout va bien, que tu puisses dormir sans te réveiller à tout bout de champ avec la sensation de devoir déguerpir de là où tu es. Ce genre de sécurité. Il ne s'est rien passé d'autre. Les premiers jours. Les premières semaines. Chaque matin il allait à l'hôpital, et moi je restais ici et je faisais ce que je voulais. Dormir, beaucoup. Louer des cassettes vidéos et regarder la télé. Prendre des bains. Je dormais encore dans la même chambre que toi. Mais ce n'est pas bon d'être toujours seul. Tu commences à débloquer. Tu t'imagines des tas de trucs. Moi en tout cas. Il faut que je parle à quelqu'un de temps en temps. Comme je te parle, par exemple. C'est pour ça aussi que j'ai voulu te ramener à la maison, quand on t'a trouvé. Pour ne plus être aussi seul, parce que je commençais tout doucement à devenir dingue.

JEROEN Je ne pense pas pouvoir rester très longtemps.

REINIER Non, bien sûr. Deux, trois jours. Le temps que je réfléchisse. Mette un peu d'ordre. Dans ce que je dois faire. Je veux dire, ça m'aide quand je peux en parler. Jusqu'à ce que tu finisses vraiment par comprendre de quoi il en retourne. Ça fait encore un sacré bout de chemin, non ?

JEROEN Si tu veux faire demi-tour, vas-y.

REINIER Non, nous allons à la mer. Tu avais tellement envie d'aller à la mer. Au fait, pourquoi ?

JEROEN Pardon ?

REINIER Pourquoi tu as envie d'aller à la mer.

JEROEN Je l'ai souvent fait avec mon père. Un grand bol d'air frais. Il rentrait à la maison et il disait, que penses-tu d'une bonne promenade au bord de la mer, Jeroen ? Maintenant, disait alors ma mère. A chaque fois. Maintenant. Parce que le plus souvent, il était déjà six heures, voire plus tard. Oui, maintenant, disait alors mon père. Justement, parce qu'il n'y a plus personne. Rien que nous deux. Jeroen et moi. Et le dîner ? Il attendra. Et alors on partait. Et on parlait.

REINIER De quoi ?

JEROEN Ma foi, de tout et de rien. Oui, de quoi, au fait ? De rien de particulier. De ce que nous faisons. De nous-mêmes. Il me parlait des gens qu'il avait rencontré. Il rencontrait beaucoup de monde. Il importait des échelles d'incendie. Allemandes.

Kletterfix. Puis, il regardait comment on les installait. Il vivait des peurs des autres, disait-il toujours. Puis, il me parlait de ces gens-là et ce qu'ils lui avaient raconté au sujet de leurs peurs.

REINIER Tu parles de lui comme d'un mort.

JEROEN Oui.

REINIER Pourtant il vit encore ?

JEROEN Certes. Mais il ne sait plus qui il est. Il est assis comme ça. (Il se met de biais dans le fauteuil.) Il bave en regardant droit devant lui, les yeux vitreux. Et il marche comme ça. (Il l'imite.)

REINIER C'est pas une raison pour se suicider.

JEROEN Quoi donc ?

REINIER Quand tu père ne sait plus qui il est ?

JEROEN Je crois que ça dépend de ce qui te lie à ton père.

REINIER Moi, rien.

JEROEN Moi, beaucoup.

REINIER Et avec ta copine ?

JEROEN Ce n'est pas la même chose.

REINIER Et c'est quoi ?

JEROEN C'est tout à fait différent. Pas une amitié. Mon père, je le connais depuis que je suis au monde. Avec lui, j'ai pu parler de tout. Mais avec elle, je ne parle que de choses quotidiennes, de choses pratiques. Pas de peurs.

REINIER Elle ne se doutait donc de rien ?

JEROEN A quel sujet ?

REINIER Au sujet de ton envie d'en finir.

JEROEN Non. J'ai essayé, vois-tu, de lui en parler. Elle est même venue avec moi lui rendre visite, mais devant ça, elle se fermait. Et naturellement, elle ne le connaissait pas aussi bien que bien.

REINIER Et ta mère ?

JEROEN Je crois qu'il savait que quelque chose de ce genre allait lui arrivé. Il semble avoir souscrit je ne sais combien de polices d'assurances. Pour elle, en fait, rien n'a changé. Elle continue de faire deux voyages par an. Au Mexique ou au Kenya. Et tout ce qu'elle a à raconter, quand elle revient, c'est qu'à Cuzco, au Mexique, elle a rencontré une femme qui a une belle-fille qui vit à Landsmeer, dans la même rue que sa soeur à elle. Elle a même fait une photo de la dame, au pied d'un tas de pierres au milieu de la forêt vierge. Alors elle lui envoie la photo, et l'autre lui répond par un mot gentil. Ensuite, ma mère lui écrit une lettre interminable, de cinq, six pages, et bien sûr, elle n'entend plus jamais parler d'elle. Elles avaient pourtant l'air si bien élevées, ces dames. Elles ont peut-être autre chose à faire, dit alors mon père. Ensuite, elle commençait à forger des plans pour le voyage suivant. En Egypte, une croisière sur le Nil. Apparemment, elle ne réalise jamais très bien où elle est. Tu aurais aussi bien fait de rester à la maison, dit alors mon père. Oui, tu as peut-être raison. Et elle semblait réfléchir un bon moment à ça. Ce qui ne l'empêchait pas, finalement, de se procurer un tas de prospectus et de forger des plans pour le voyage suivant.

REINIER Et elle voyage toujours seule ?

JEROEN Oui.

REINIER Pourquoi n'êtes vous jamais partis avec elle ?

JEROEN Qui ?

REINIER Toi et ton père ?

JEROEN Oh, mon père est parti une fois avec elle, mais ce n'était rien pour lui. Non, nous sommes toujours partis en vacances tous les deux. C'était mon meilleur ami, mon père.

REINIER Et où alliez-vous ?

JEROEN Là où il y avait peu de monde. Ou carrément personne. En Ecosse, ou en Norvège. Pêcher. Alors on faisait comme si on pêchait et on parlait, ou plutôt, on pensait à voix haute. Et le soir, on lisait ou on jouait aux échecs. Ou alors, on allait faire un petit tour, on contemplait les montagnes ou on regardait le ciel. On observait les étoiles. Il me disait comment elles s'appelaient. Ou comment elles étaient nées. Ce que c'est, l'infini. Ou comment toute chose est perpétuellement en mouvement. Que

tout vit. Même les pierres. Que tout se transforme constamment. Tu n'y penses jamais, à tout ça ?

REINIER Non.

JEROEN Jamais ?

REINIER Non, vraiment pas.

JEROEN Ces dernières années, je lui rendais visite deux à trois fois par semaine. Depuis le jour de son internement. Et à chaque fois, ils avaient un peu rétrécis. Ses souvenirs. Et moi avec eux. Moins il se souvenait, moins il restait de moi. Comme si quelqu'un effaçait d'un tableau, avec une éponge, ta vie. Parce que plus personne n'est là pour confirmer tes souvenirs. Comme si on t'avait jeté, dans le noir le plus complet, sur une surface lisse qu'on aurait pris un malin plaisir à bien savonner auparavant. Ta vie entière est effacée, jusqu'à ce qu'il n'en reste qu'une petite trace, l'ici et le maintenant, coincé entre un gouffre obscur d'un côté et un gouffre obscur de l'autre. Et un beau jour tu te laisses tout simplement tomber.

REINIER Tu trouves ça grave que ça ait raté ?

JEROEN Je ne sais pas. C'est comme si ça n'était jamais arrivé. Comme si depuis toujours j'étais assis dans cette voiture, à te parler. Mais c'est bien, je crois, de pouvoir en parler à quelqu'un. Parce que tu apprends des choses sur moi que je ne connais pas moi-même. Pas assez bien, peut-être. Ou peut-être quand même. (Pause.) Bon, nous sommes donc assis là. (A Duco.) Il avait garé la voiture à un endroit d'où l'on aurait dû voir la mer. Mais on ne voyait rien. De temps en temps, il faisait marcher les essuie-glace, parce qu'il n'arrêtait pas de pleuvoir et qu'on ne pouvait que l'entendre, la mer, mais ça ne servait à rien.

REINIER (à Duco.) Ensuite, il n'a rien plus rien dit pendant un moment. Et moi non plus. Je n'ai pas la moindre idée de ce qu'il voulait me faire comprendre. On avait donc l'air un peu bête, assis là. Et je me suis mis à penser à mon propre père, sans doute parce qu'il parlait du sien sans arrêt. Je me suis demandé s'il était encore en vie et ce qu'il pouvait bien fabriquer.

JEROEN Ça ne te fait rien, de ne pas savoir où est ton père, et de pas même être sûr qu'il soit encore en vie ?

REINIER Non.

JEROEN Si tu le dis.

REINIER C'est sa vie après tout. Et avec tout ce que m'a raconté ma mère. Il buvait et gueulait, et la battait comme plâtre. Tu en as assez ?

JEROEN Quoi ?

REINIER De la mer, naturellement, gros nase.

JEROEN Je connais un endroit. Près d'ici. Allons boire un coup. En hiver, il y a toujours un feu de cheminée. Peut-être aussi maintenant.

REINIER Du moment que c'est accessible en voiture.

JEROEN Oui. Il faut faire demi-tour et contourner les dunes, c'est à deux pas.

REINIER C'est la voiture de Duco.

JEROEN Pas mal.

REINIER Une Alfa Romeo. C'est sa mère qui lui a acheté. Une occasion, mais elle n'avait même pas trente milles kilomètres au compteur. Pratiquement neuve, en fait. Elle était dans un garage quand personne ne s'en servait. Ils ont tellement d'argent, les parents de Duco. Ils ne savent pas quoi en faire, à les entendre. Son appartement aussi. Un cadeau. De son père. Quand il est devenu médecin. Aujourd'hui, il étudie comment faire les radios.

DUCO La radiologie.

REINIER C'est ce que j'ai dit.

DUCO Il fallait bien que je choisisse quelque chose. Je ne voulais en aucun cas devenir médecin de famille. Donc il fallait que je me spécialise. Quand on est radiologue, on a très peu affaire aux gens. J'ai horreur de ça, les gens malades. Les gens ne savent pas être malades. Ils sont tous écoeurés par leurs sécrétions, leurs glaires, leur sang et leur pus. Mais c'était justement ça qui m'intéressait au début. Le caractère répugnant de la chose. Le danger.

JEROEN Et c'est pour ça que tu as voulu devenir médecin ?

DUCO En quelque sorte. Même si au début ça n'en avait pas tout à fait l'air. Je rêvais plus ou moins de travailler dans une léproserie, plus tard. Tu sais, ces gens dont les bras et les jambes tombent d'eux-mêmes et qui se baladent avec des trous comme ça dans le corps. Et que j'attraperais ça moi aussi, la lèpre. Très vague, tout ça, et très loin.

JEROEN En Afrique ?

DUCO Non, en moi. Ces fantasmes. Très profondément enfouis en moi. Pas si simple d'en parler. Ne me donnais d'ailleurs aucun mal. Et en plus, ça sonnait bien. P'pa et m'man contents. Très contents. Duco étudie la médecine. Arnoud a d'abord fait de l'économie et poursuit ses études dans une haute école de commerce, donc plus le côté de P'pa, et Duco étudie la médecine, plus le côté de M'man.

REINIER J'allume le moteur et je commence à faire marche arrière.

DUCO Ma mère siège au comité d'honneur de la Croix-Rouge.

REINIER Je recule sur quelques mètres. M'arrête.

DUCO Ça lui fait une occupation.

REINIER Puis je quitte le parking et m'engage sur la route. Ils construisent quelques chose, une peu plus loin. Un truc énorme. Dans le genre hôtel. Quelques grues. Un camion derrière l'autre. Des bétonneuses.

DUCO Sinon, elle aurait sombré dans ce que mon père appelait des délires morbides. Je pouvais à nouveau l'écouter. A nouveau lui parler. Exactement comme avant, quand j'étais petit. Quand elle me parlait de sainte Thérèse d'Avila. La vie des saints. Catherine de Sienne, qui aspirait le pus des bubons des pestiférés. Elle savait parler de ça à merveille. Ça l'excitait. Comme s'il était agi d'un film porno.

REINIER Et tout à coup j'ai eu cette idée : je fonce à toute allure sur un de ces camions. Et c'est fini. Au lieu de ça, je dis à Jeroen : avant, j'avais une moto. Une Kawasaki. J'avais travaillé comme un dingue pour me la payer. A dix-huit ans, je m'achèterai une moto et je me ferai tatouer.

JEROEN Tu ne l'as plus ?

REINIER Il paraît qu'on peut le faire enlever. C'est Duco qui le dit. Mais à quoi bon ?

JEROEN Non, je parle de la moto.

REINIER Voyons, j'ai une voiture maintenant.

JEROEN C'est vrai.

REINIER Non, je m'en étais débarrassé avant d'aller à Hambourg. Si je l'avais encore eue là-bas. Qui sait. Peut-être tout se serait-il passé autrement. Je serais retourné chez moi illico.

JEROEN Et puis, il y a eu à nouveau quelques secondes de silence.

DUCO J'ai regardé dans le vide pendant un moment. À la suite des coups de fil avec Reinier et avec ma mère. Une montagne de paperasserie, et dehors, il pleuvait des cordes. J'ai donc dit à ma secrétaire que j'allais faire un petit somme. Ça me paraît très raisonnable, a-t-elle dit, vous avez une de ces mines.

JEROEN La dernière fois que j'étais ici avec mon père, il m'a parlé du temps. Il a essayé de me faire comprendre comment il percevait ça, le temps. Pourquoi c'était parfois son seul support. Qu'il avait souvent eu le sentiment qu'autour de lui, tout était pareil, d'une même substance, ou non-substance. Que ce sur quoi il marchait était pareil à ce dans quoi il marchait. Tu comprends ? Aucune différence entre l'air et la terre. Pas plus qu'entre le clair et l'obscur. Comme si ce qu'il respirait était pareil à ce qui le constituait. Rien qui te permette de t'orienter, donc. Rien d'autre que tes propres mouvements. Et qu'il a été pris de panique le jour où il a compris qu'il ne pouvait donc pas savoir s'il marchait sur la tête par exemple, ou tournait en rond, ou autour de son propre axe. Ou s'il restait immobile, même. Et combien il était soulagé alors d'avoir sa montre. Parce qu'elle remettait de l'ordre dans tout ça. Cette montre, donc. Je n'ai pas bien compris ce qu'il voulait dire. Je ne l'ai toujours pas compris. Mais ça me travaille.

REINIER Je m'en suis séparé, de la moto, parce que j'étais complètement à sec. J'avais des dettes, tu comprends. Bien, donc je brade la moto, je paie mes dettes. De nouveau à sec. Et toujours encore endetté. Et c'est là qu'un beau jour Percy me demande si ça me dirait d'aller à Hambourg pour lui.

DUCO Un étage plus bas un service entier a été fermé. Manque de personnel. C'est là qu'on va dormir, le plus souvent. Quand on est de garde et qu'il n'y a pas de radios à faire. En cas de besoin, on m'appelle sur mon bippeur.

REINIER Et moi je dis, ça dépend combien je gagne. Deux milles florins, dit Percy.

JEROEN Excuse-moi, mais ce Percy, qui est-ce ?

REINIER Un dealer. La panthère de Curaçao. Un black avec des cheveux teints en blond. Il est toujours fourré au Dizzyland, où moi aussi j'ai déjà...

JEROEN Disneyland ?

REINIER Non, Dizzyland. Tu connais pas ?

JEROEN Non.

REINIER Ça fait rien. Parfois, je me fournis là-bas. Du shit. Ou un ecstasy. Avant d'aller à une rave-party. Et de temps en temps, une ligne de coke. Donc, je me dis que ça a l'air d'être un bon plan. Deux milles florins. Pour aller porter des trucs à Hambourg. Je vais donc à Hambourg. En train. Puisque je n'avais plus de moto. Avec des sandwiches. Et la coke dans une espèce de petite boîte de margarine. Aucun problème.

DUCO Je descends donc avec un coussin et je suis couché là, sur ce lit d'hôpital, avec le même sentiment d'expulsion que celui de la première nuit où j'ai dormi dans ma chambre d'amis. Dans ses draps. Je lui avais proposé d'échanger nos lits. Laisse-les, ça ne fait rien. Sous prétexte qu'il avait à peine dormi dedans. Comme ça je ne le réveillerais pas quand je partirai à l'aube, ou rentrerai tôt le matin.

REINIER J'arrive à Hambourg, vais dans le troquet où je suis censé trouver le type à qui je dois donner la coke, et il s'avère qu'il est en taule. Il se fait tard. Et moi je suis là. Raide. Pas un rond pour me payer un hôtel ou quoi que ce soit.

DUCO Encore qu'expulsé ne soit tout à fait le mot. Plutôt délivré. Pour la première fois de ma vie, à côté, pour ainsi dire. A côté de moi-même. Sous l'arc lilas, puis encore un petit peu plus loin. Mort comme on ne peut l'être que lorsqu'on continue à être vivant. La seule chose, c'est qu'il y avait beaucoup trop de fatras dans la petite chambre. Ça me dérangeait. Il fallait que ça parte. J'ai donc attendu que les poubelles passent et je leur ai tout donné. Et j'ai acheté de la peinture blanche. Et tout repeint en blanc.

REINIER Je commence à discuter avec un type. Un mec brutal. J'ai tout de suite eu un bon contact avec lui. Et tout à coup il me dit qu'il connaît peut-être un endroit où je pourrais roupiller.

DUCO Dormir, je ne le pouvais pas, ou si peu. Les premiers temps en tout cas. D'ailleurs je ne le voulais pas. Je ne voulais rien perdre de ce qui se passait. J'étais couché et j'inhalais la puanteur de la peinture, à quelques centimètres au-dessus de moi, pour ainsi dire, pendant qu'ils me battaient comme des forcenés. Avec des fléaux, j'avais l'impression.

REINIER Ses parents avaient un jardin ouvrier quelque part, avec ce genre de petite maisonnette. Avec chauffage et tout. Je réponds, super, et je me dis, demain on verra. J'avais laissé mes affaires à la consigne de la gare. La gare centrale.

DUCO Ça m'a toujours fasciné, cette idée qu'on pouvait s'extraire de soi-même de son propre chef, piétiner son corps et l'abandonner, au besoin, avec un peu d'aide, voire une aide musclée. Et je frôlais cette sensation de très près, parce que j'étais

couché dans son lit, dans ses draps, que je sentais l'odeur de son corps. Mais je savais que je finirais inmanquablement par glisser à nouveau en moi-même. Si rien d'autre ne me venait à l'esprit.

JEROEN Tu ne veux quand même pas rester tout le temps dans la voiture, si ?

REINIER Qu'est-ce que tu veux qu'on fasse, ici ?

JEROEN Boire un verre. Manger un morceau. C'est pour ça qu'on est venu, non. En plus, on manque d'étouffer là-dedans. Avec tout ce que tu fumes.

REINIER Baisse la fenêtre.

DUCO Alors je lui ai demandé de m'enfermer là-dedans, quand j'allais me coucher. Pour que je me lève à six heures du matin pour t'ouvrir la porte. Je suis pas fou, hé. C'est tout ce qu'il a répondu. On est allé lui acheter des fringues. Tout ce qu'il voulait. Le soir même, quand je suis allé au lit, il a fermé la porte à clé. Et s'est empressé de ne pas entendre le réveil, le lendemain matin, bien sûr. C'est arrivé une deuxième fois.

REINIER Bien sûr, je n'ai pas appelé Percy le lendemain matin. Il n'y avait pas de téléphone, et on avait pas mal bu et fumé. Et je me suis dit que j'avais peut-être mal compris, tout simplement. Je suis donc retourné dans ce troquet. Entretemps Arnim, c'est son nom, au type, y était retourné lui-aussi et avait raconté à tout le monde que j'avais des trucs à vendre. Pas très malin de sa part. Mais bon, je me dis : deux milles sont pour moi. Je serais bien resté encore un peu, tu comprends. Suffit de garder le reste pour Percy, comme convenu. Et voilà qu'un mec me file vingt-milles marks pour la coke. Vingt-milles marks !

DUCO Et c'est allé toujours un peu plus loin. Un soir, je lui ai demandé de m'attacher à mon fauteuil avant de sortir. Je lui ai offert la voiture, et il m'a attaché.

REINIER Pendant deux trois jours on a fait la vie, avec le type. Mangé comme des princes, ensuite les boîtes, de temps en temps un ecstasy, la folie. Mais ça coûte un paquet de fric, tout ça, évidemment.

DUCO Mais ça ne servait à rien. Peur. Une peur nue. Aucune extase. J'ai eu si peur que j'ai pissé dans mon froc.

REINER Bah, j'avais ramassé tellement de fric, sans doute plus que Percy n'en aurait ramassé lui-même. On pouvait donc encore tranquillement dépenser quelques billets de mille.

DUCO Mais rien ne s'est produit. J'ai donc voulu coucher à nouveau dans mon lit. Mais il ne voulait plus en sortir. On a donc couché à deux dans mon lit. Mais mon lit est assez grand. Pourquoi pas, allons-y !

REINIER On est donc reparti avec Armin. Et naturellement, ça a continué comme ça. Et un beau jour, c'était fini. Plus un radis. Vingt milles marks en même pas deux mois ! Tu te rends compte. La façon dont on s'est conduit là-bas. Et on buvait même pas tant que ça. Parce qu'il voulait bien présenter et rester en forme. Tous les jours le centre de fitness. Ce genre de mec. Non. Les boîtes, du hash, de temps en temps une ligne de coke, et manger, manger beaucoup, dans des restos de luxe. Et je n'avais pas le droit de faire marche arrière. Alors j'ai dit à Armin : désolé, mais je n'ai plus d'argent. J'ai besoin d'un boulot. J'ai peut-être quelque chose pour toi, qu'il me dit.

DUCO Le deuxième ou la troisième nuit que nous étions ensemble dans le lit, il a commencé à parler. Dans le noir. À raconter des histoires. Des trucs tout droit sortis de son imagination. Ou peut-être pas.

REINIER Ça dépend du genre de travail que c'est, je dis, des boulots de merde j'en ai assez fait. Non, un travail super. Et tu peux te faire un maximum de fric avec ça.

DUCO J'écoute. Je pose des questions. Encore et encore. Et il raconte. Des nuits entières. Et comme tu peux t'en douter, il était beaucoup question de punitions dans ces histoires. De punitions jusqu'au sang.

REINIER Il m'emmène chez lui. J'y étais encore jamais allé. En ville. Et me fait visiter. J'en crois pas mes yeux. Partout des miroirs. Une lumière tamisée, rouge. On se serait cru dans une boîte. Un tout un tas de fouets et de trucs en cuir et des cages en fer et ce genre de machins. Des cagoules et tout ça. Tu captas ? C'était donc comme ça qu'il gagnait sa vie.

JEROEN Non.

REINIER Il passe des petites annonces dans les journaux et les magazines, et ensuite les types lui téléphonent avant de se pointer chez lui. Et lui, il leur flanque des râclées. Il les frappe, avec les fouets, je veux dire. Et ensuite, il les baise.

JEROEN Ce type, Armin ?

DUCO Et moi j'écoute. Avec des oreilles comme ça. Chaque nuit, ma Shéhérazade.

REINIER T'as complètement perdu la tête, j'ai bien sûr dit. Mais il répond : je croyais que tu n'avais plus d'argent ? Et sans argent, qu'est-ce que tu vas faire ? Et puis : ici, tu peux gagner en mois de quoi rembourser Percy.

DUCO La seule chose qui ne me plaisait pas, c'était de dormir dans le même lit que lui. De l'entendre et de le voir dormir. Naturellement, il ronflait. Comme tous les cochons. J'ai d'abord essayé à côté du lit, par terre. Rien à faire. Retour donc dans la chambre d'amis. On a continué là-bas. Lui, de raconter. Moi, d'écouter. Et finalement, on est arrivé à ce qu'il me tienne éveillé. Ça c'est donc terminé par le fait qu'il me tenait éveillé. Pas avec ce qu'il racontait, mais parce qu'il parlait et parlait sans s'arrêter, si bien qu'à la fin je ne savais plus si je dormais ou non.

REINIER Je ne savais plus quoi faire. J'ai donc dit : d'accord, on va essayer. Mais ça n'a pas marché. J'y arrivais pas. Frapper, ça allait encore. Et leur cracher au visage et les insulter, quand les types te suppliaient de le faire. Ça, ça va tout seul. Mais sinon, rien.

JEROEN Comment ça, rien ?

REINIER Ce Armin, ça l'excitait, tu comprends, de les humilier, ces types. Mais pas moi. Et donc je bandais pas. Et c'est ce qu'ils veulent. Ils veulent voir que ça t'excite. Pense à autre chose, me disait Armin. Mais je n'y arrivais pas. Il a commencé à faire un tas de sales remarques. Pour qui je me prenais, et tout.

DUCO Pour finir, tu ne sais plus s'il fait jour ou nuit. Clair ou sombre. Tu es comme un papillon avec tes ailes entre ses doigts. Jusqu'à ce que tout devienne une sorte de bouillie noire.

REINIER Je me suis mis en colère et je lui ai foutu mon poing dans la gueule, fort. C'était dans la maisonnette du jardin ouvrier. Et voilà qu'il sort un pistolet, bordel de merde, je sais pas d'où, et qu'il me menace avec. Il me dit de me déshabiller, qu'il avait bien compris ce que je voulais, ce que je voulais depuis le début : sa bite dans mon cul. Je vois rouge. Le pistolet, je m'en foutais complètement. J'empoigne le premier objet qui me tombe sous la main, une pelle avec laquelle son père retournait la terre de son jardin, et je lui flanque un grand coup sur la tête. Il s'avère que le pistolet était un pistolet d'alarme. Même pas chargé. Je l'ai secoué comme un prunier. Rien, tu comprends, c'était fini.

JEROEN Mort ?

REINIER Oui. (Sort une coupure de journal de sa poche et la donne à Jeroen.) Tiens, lis.

JEROEN Un journal allemand ?

REINIER D'où veux-tu qu'il soit ? Y a écrit qu'on l'a retrouvé. Armin L. Qu'on a pas la moindre idée de qui a fait le coup. Qu'on interroge tous ses clients. À côté, une photo de son appartement.

JEROEN Et Duco, il sait ça, tu le lui as raconté aussi ?

REINIER Oui.

DUCO Que ne m'a-t-il pas raconté.

JEROEN Et qu'est-ce qu'il a dit ?

REINIER Rien. Que pour le moment j'étais en sécurité. Parce que ce Percy, lui aussi est encore à mes trousses, naturellement.

JEROEN Je m'en doute.

REINIER Il veut voir son fric. Je suis donc obligé de faire ce qu'il me demande.

JEROEN Duco ?

REINIER Oui.

JEROEN Et c'est quoi ?

REINIER De faire comme s'il n'était pas là. De m'occuper de moi. Je couche donc dans son lit et regarde sa télé jusqu'à ce que toutes les chaînes interrompent leurs programmes. Et je pisse dans son lavabo, parce que j'ai remarqué qu'il avait horreur de ça, et à part ça, je m'emmerde. Alors qu'au début je pensais que c'était autre chose.

JEROEN Quoi ?

REINIER Je ne sais pas. Quelque chose du genre de ce que tu as raconté ce matin.

JEROEN Quand ?

REINIER Quand tu as demandé s'il y avait quelque chose entre nous. Mais comme dit, la réponse est non.

DUCO Dieu merci. Non.

JEROEN Tu aimerais ?

DUCO Bêta.

REINIER Toi pas ? Il faut dire que tu as une copine. Quelqu'un chez qui aller, avec qui faire des trucs. D'accord, elle comprend pour ainsi dire rien au problème avec ton père. Mais comment ça se fait que tu l'appelles Souris ?

JEROEN Parce qu'elle trouve ça beau, quand je caresse tout doucement la souris de sa main. Je ne savais pas non plus qu'on appelait ça ainsi.

REINIER Et ça se trouve où ?

JEROEN (le montre) Ici.

REINIER (caresse) Je ne sens rien.

JEROEN Pas quand on se le fait à soi-même, naturellement. (Il hésite un bref instant, puis caresse très prudemment la souris de la main de Reinier.) Tu sens quelque chose ?

REINIER Non.

JEROEN Naturellement, quand on est au lit avec quelqu'un, ça change tout. (Un temps.) On rentre ?

REINIER Comme tu veux.

DUCO Peut-être ai-je quand même dormi un petit moment, parce que tout à coup, j'ai eu le sentiment que je ferais peut-être mieux de rentrer. Je suis remonté et j'ai dit à ma secrétaire que je devais aller à la Haye dans la soirée, pour une grande fête. Et que j'avais encore un tas de choses à faire avant. Aller au pressing, et tout ça. Et je suis rentré. Personne. Personne ! Deux assiettes dans la cuisine. Du café froid. Je m'assois à la table de la cuisine et je fume une cigarette. Jaloux. Un peu, oui. Imagine qu'il ait trouvé ce qu'il cherchait. Un chien. Qu'il peut laisser sortir. Avec lequel il peut courir les coffeeshops. Un pitbull. Qui se couche à ses pieds, le soir, quand il regarde la télé. Qui se met à grogner quand quelqu'un s'approche trop de son petit maître. Ce qui s'appellerait une issue honorable. Car quel que soit le point de vue que l'on adopte, il faut que ça se termine. Alors je commence à faire le ménage. Un sorte de réflexe. Plus fait ça depuis des mois. Vivais en étranger dans mon propre appartement. Un grosse boule de feuilles de thé moisis au fond de la théière. Pas étonnant. Nous ne buvions plus que du café. Toutes les nuits. Je le laissais faire ce qu'il voulait. Des trous de cigarettes sur le tapis, sur les draps, sur le tissu des fauteuils. Je lui permettais de me rouler, pour ainsi dire. Saint Laurent. Ou était-ce un d'autre ? N'a-t-il pas été brûlé vif ? Je mets un disque. (On entend à nouveau la musique du début.) Un cadeau de ma mère. Une chanteuse portugaise. Souvenir de jeunesse. De sa jeunesse à elle. Moi, ça ne m'évoque rien. Comme je l'ai déjà dit, dès le moment où j'ai commencé à l'écouter, à ne pas vouloir l'écouter, mais à devoir quand même l'écouter, j'ai découvert, lentement mais sûrement, comment il était, c'est à dire différent de ce que j'imaginai.

Pour finir, un verre de whisky, et je viens m'asseoir ici. (Il se dirige vers un autre fauteuil.) En fait, je me sentais très bien. Parce que j'avais tout ça derrière moi. Parce que je pensais vraiment que je n'allais plus jamais le revoir. Et papa et maman, ils s'en sortiraient bien sans moi, ce soir. Je n'irai pas. Plus jamais. Bon, la voiture. Il s'est tiré avec ce garçon. M'en voilà donc débarrassé. Qu'est-ce que ça peut faire. C'est terminé. Et qui sait, peut-être n'y retournerai-je plus, dans ce putain d'hôpital avec tous ces gens qui n'ont pas idée du privilège que c'est, la douleur, la vraie douleur naturellement. D'ailleurs je ne sais pas ce que je vais faire. Mais avec ça, j'en ai fini. J'ai achevé tous mes travaux. Vivre n'est plus nécessaire. Mourir, une possibilité. C'est à nouveau impeccable ici, bordel de merde. Vide. Coupe nette. Plus rien. Et le vide régnait et... Encore un de ces mots. Mais ça ne fait rien. Maintenant, elle commence, la fin. Maintenant, elle m'appartient. Ma vie. Je suis moi. À partir de maintenant... (Il regarde sa montre.)... et en toute éternité.

JEROEN Nous n'avons pas beaucoup parlé sur le chemin du retour. Je n'avais plus rien à dire. Lui non plus. Je suppose. Il roulait comme un fou et fumait une cigarette après l'autre. Quand nous sommes arrivés en ville, l'idée m'a traversé l'esprit de lui demander de me déposer chez moi. Mais aucun son n'est sorti de ma bouche. Parce que cela faisait une heure que nous n'avions pas parlé. Et parce qu'il avait l'air si buté derrière son volant. En plus, c'est à l'autre bout de la ville, chez moi. Non. Je n'ai pas ouvert la bouche. Et sans même le savoir, j'avais décidé que j'irai à la fête des parents de l'autre.

REINIER Voici Jeroen.

DUCO Moi, c'est Duco. (Il lui donne la main.) Van Poelgeest. Où étiez-vous ?

REINIER Ça ne te regarde pas. On a fait un petit tour en voiture. (À Jeroen.) Pas besoin de rester debout.

DUCO (montre son whisky.) Vous en voulez ?

JEROEN Je peux ?

REINIER Duco s'en occupe.

DUCO (fait le service) J'ai demandé où vous étiez.

REINIER Nulle part. Je l'ai déjà dit.

DUCO Comment vas-tu ?

JEROEN Bien. Oui, bien.

REINIER Qu'est ce que tu croyais ?

DUCO Pas fatigué, rien ?

JEROEN Non.

REINIER Allez, qu'est-ce que tu attends ? Tu ne dois pas te changer ? Sinon, tu vas encore te casser le cou dans la salle de bain à cause de mon gros cul.

DUCO Ne ferions nous pas mieux de manger quelque chose, avant ?

REINIER Il n'y a rien, là-bas ?

DUCO On ne sait jamais.

REINIER C'est un dîner, où on va, non ?

DUCO Dansant. Ça veut dire qu'après le repas, on danse.

REINIER Qui danse ?

DUCO Les gens qui auront mangé. Toi et lui. Avec sa voisine de table. Quirien Feith.

REINIER Mais qu'est-ce qui se passe avec toi ? Un peu trop bu ? Ou bien... ? (Il respire par le nez plusieurs fois de façon insistance.) Tu parles comme un 78 tours.

DUCO Du reste, elle a quelques cases en moins, cette baronne. Je suis curieux de voir ce que ça va donner.

JEROEN Baronne ?

DUCO Feith. Qu'est-ce que tu crois ? Du sang bleu, autant que tu en voudras, aux noces d'or du baron van Poelgeest-Lowndes Marques et de Madame. Pour nous trois, une baronne. Pour chacun de nous, naturellement. Lesquelles seront les nôtres, je n'en sais encore rien. Mais la sienne, un jour, a disparu sans laisser de trace. De l'école. Elle était dans la même classe que mon frère Arnoud. Il s'est avéré qu'elle avait rejoint un groupe de gitans qui avaient campé au Malieveld. Elle s'était tirée avec eux dans le sud de la France. Sainte-Marie-de-la-Mer. Aujourd'hui, elle travaille bien sagement à l'office de tourisme royal des Pays-Bas, je suppose. Ça lui fait pratiquer les langues étrangères et elle apprend comment se comporter avec les gens. Tout ça dans l'attente d'un mari comme il faut. (A Reinier) Où vas-tu ?

REINIER Prendre un bain. Je me sens tout poisseux.

DUCO Pourquoi ?

REINIER Et ensuite, je veux voir si les fringues me vont encore.

DUCO Le smoking.

REINIER Ça fait deux semaines déjà que je ne l'ai plus mis. La question est de savoir si je rentre encore dans le pantalon avec mon gros cul. (Sort.)

DUCO Et toi tu ne dis rien ?

JEROEN Depuis des semaines. Je ne suis plus tout à fait dans le coup. J'ai comme une impression de...Oui, je ne sais pas comment appeler ça.

DUCO Comme dans les Limbes. L'antichambre de l'enfer.

JEROEN Ça s'appelle comme ça ?

DUCO Oui. C'est du moins comme ça que l'appellerait ma mère . Mais à ta place, j'en parlerai avec quelqu'un. Qui sait, peut-être y a t-il encore un espoir. Mais pas avec lui. (Il indique la direction dans laquelle est parti Reinier.)

JEROEN De quoi ?

DUCO Il doit bien y avoir une raison qui t'ai poussé à vouloir en finir.

JEROEN Oui.

DUCO Moi j'ai du mal. Je n'ai pas de patience. Avec les gens qui quittent le navire quand ils se sentent trompés. Qui attendent immédiatement à leur vie. Qui veulent se venger. Au lieu d'être reconnaissant.

JEROEN Se venger ? De quoi ?

DUCO Mieux vaut que nous nous taisions. Tout ce que je veux dire, c'est que je n'y arrive pas. Je ne m'en sors pas avec ça. Pour moi, toute forme de douleur est un cadeau, une chose pour laquelle, bordel de merde, on devrait être reconnaissant. Et je pense ce que ce dis. Mais pour l'instant, je ne sais toujours pas ce que nous allons te mettre. On va descendre, en vitesse. Charles a peut-être quelque chose à te prêter. Tu m'accompagnes ?
(Il sortent tous les deux.)

ENTR'ACTE.

(Reinier et Duco entrent, s'assoient. Un peu plus tard, Jeroen.)

DUCO Ça a finalement marché. Le smoking, il en avait besoin lui-même, ce soir. Charles. Pour le festival de Hollande. L'opéra. Dommage. Il voulait lui prêter son frac. En faire en bourgeois. Ça fera beaucoup trop habillé, voyons ! Tu n'aurais pas un simple costume noir pour lui ? Il en avait un. Où trouves tu le temps de porter tout ça ? Nous étions devant son armoire. Toute la longueur du mur. Un costume à côté de l'autre. Des chemises Ralph Lauren. Sa tenue cuir sagement accrochée à un ceintre, au milieu des vestes Kenzo et Hugo Boss. Bonne question. Il était complètement interloqué. Dans sa tête, il se promène sans doute toujours le cul à l'air.

REINIER Ou en cuir.

DUCO Donc le cul à l'air. Mais il ne s'en rend pas compte. Le veinard. Alors, il te va ?

JEROEN Oui. La veste est peut-être un peu trop large. Ici. Aux épaules.

DUCO Mais tu en imposes. Ça peut t'être utile ce soir. Si tu veux produire quelque effet sur la baronne. Si tu ne veux pas te servir de tes coudes dans ce milieu, ou te laisser empoigner sous les bras, c'est mieux d'avoir les épaules larges. Une baronne aussi n'est qu'un homme, dis-toi ça.

JEROEN Une femme sûrement, non ?

REINIER Il a déjà une copine.

DUCO Nom de Dieu ! Quelle chance.

REINIER Souris.

DUCO C'est son nom ? Ou bien c'est parce qu'elle en a l'air ? Il t'a montré une photo d'elle, peut-être ?

REINIER C'est comme ça qu'il l'appelle. Son vrai nom c'est Gerda.

DUCO J'en ai eu une aussi, de Gerda. Elle a fait livrer un piano à queue ici. Elle trouvait que ça manquait de piano chez moi. J'ai fini par m'en débarrasser auprès d'un type de mon âge avec un bec de lièvre. Du piano. Au fait, je ne comprends pas pourquoi ceci (Il sort un pistolet de la poche de sa veste.) traîne encore ici. Nous avions pourtant convenu, mon petit chéri, que tu ferais mieux de mettre ce machin quelque part à l'abri, ou mieux, de t'en débarrasser.

JEROEN C'est un vrai ?

REINIER Oui.

DUCO Tu parles. Un pistolet d'alarme. Souvenir d'un ami allemand. En plus, il n'est pas chargé. (Il le pointe sur Jeroen, qui reste tranquillement assis, et appuie sur la gachette. Rien ne se produit.) Moi, je me serais au moins levé.

JEROEN Pourquoi ?

DUCO Par politesse.

JEROEN Puisque tu as dit qu'il n'était pas chargé.

DUCO C'est ce que j'ai dit, oui.

JEROEN J'en ai donc conclu que rien ne pouvait arriver.

DUCO Tu crois donc tout ce qu'on te dit ?

JEROEN Par manque de vérité.

DUCO Il était dans un sac de sport, avec une paire de jeans sale, quelques T-shirts et une veste toute élimée. Pas de caleçon ? Non, pas de caleçon. Quelques BD et un rasoir électrique si abîmé que seul un masochiste pur crin aurait encore voulu se raser avec. Et le sac se trouvait à la consigne automatique de la gare, où nous l'avons récupéré, une fois que nous avons décidé qu'il allait vivre ici quelque temps, parce qu'il venait d'être foutu à la porte de chez quelqu'un. Quelqu'un ?

REINIER De chez ma mère.

DUCO C'est ça, et ta mère porte un survêtement en Nylon et a des cheveux gris dans ce qu'elle appelle sa troisième aisselle. Qu'elle asperge de déodorant de chez Prisunic avant de s'asseoir avec sur ta trompe, tandis qu'impuissante elle tire sur, oui, sur quoi au juste, jusqu'à en extraire, le visage cramoisi, quelques gouttes de semence glacée. Mais n'est-il pas temps de mettre les voiles ? Si nous ne nous bougeons pas le cul, nous allons rater le dessert. Je suppose que tu veux conduire ?

REINIER Oui.

DUCO Suffisamment bu pour faire ton Fanjo sur la route ? (Presque ému) Il en est dingue, de cette voiture.

REINIER C'est ma voiture maintenant.

DUCO Je n'ai pas dit le contraire.

REINIER Donc, c'est mon problème.

DUCO D'accord, d'accord. Il faut juste encore aller acheter de quoi sniffer.

JEROEN De quoi... ?

DUCO De quoi sniffer.

REINIER De la coke.

DUCO Sinon, je ne survivrai pas à la soirée, ni à la moitié de la nuit, ou à la nuit entière. Ni au fait de danser avec ma mère. Elle est si maigre que tu entends claquer ses os quand tu guinches avec elle sur la piste. Elle ressemble un peu à Karen Blixen. Tu la connais ?

JEROEN Non.

DUCO Une danoise. Une romancière. Elle avait la syphilis. Tu n'as pas vu le film ? Out of Africa ? Avec Meryl Streep ?

JEROEN Non.

REINIER Moi si. Mais je ne me...

DUCO En vidéo.

REINIER Mais c'était bien ce film là ?

DUCO Oui. Mais ce n'est pas la même chose. Un film, il faut le voir au cinéma. Il n'en reste rien quand on le voit sur un petit écran.

REINIER Je n'aime pas les cinémas. On est assis au milieu de tous ces gens.

DUCO (agite le pistolet.) Et qu'est-ce qu'on fait de ça ?

REINIER Je ne sais pas.

DUCO On le jette quelque part dans un canal.

REINIER Tu débloques complètement ?

DUCO Comment ça ?

REINIER C'est à moi, ce truc.

DUCO Mais moi je ne veux pas qu'il traîne ici plus longtemps. (Il remet le pistolet dans sa poche.) On va sûrement trouver de l'eau quelque part en chemin. Il y a de l'eau partout dans ce foutu pays. Bordel, regardez comme il pleut. Et tu es garé où ?

REINIER Pas très loin. Donne.

DUCO Comment ça, pas très loin ?

REINIER Quelques rues plus bas.

DUCO Alors va la chercher. (Il parle du pistolet.) J'aimerais bien le montrer à ma mère. D'accord ? Prends un parapluie. Et enfile mon imperméable. Tu vas abîmer le smoking.

(Il empoche le pistolet. Reinier hésite, mais sachant que lui et Duco en viendraient aux mains, il renonce à le lui prendre.)

DUCO La pluie, espèce de macaque.

JEROEN Macaque ?

DUCO Oui.

JEROEN Voyons, tu ne peux pas dire ça.

DUCO Pourquoi pas ?

JEROEN Parce qu'il est tout sauf un macaque.

DUCO Il se laisserait tremper jusqu'aux os. C'est donc un macaque.

JEROEN Je ne sais pas. Et je n'ai pas envie de...

DUCO Pourquoi pas ?

JEROEN De parler de lui quand il n'est pas là.

DUCO Pourquoi pas ? Pour changer ? Vois-tu, moi je ne fais rien d'autre que parler de lui quand il est là. De lui et encore de lui, à lui. Parler avec lui, ça ne va pas, et encore moins de moi. Je n'y arrive pas. Toi non plus, pas la peine de me raconter d'histoire. Tu parles avec lui et il parle avec toi. De lui.

JEROEN Tu veux savoir ce qu'il a dit de toi ?

DUCO De moi ? Non, de lui. Ça, j'aimerais beaucoup le savoir. Puisque tu sembles croire tout ce qu'on te dit. C'est la seule chose que j'aimerais savoir. Quelle version lui as-tu servie ?

REINIER Version ?

JEROEN Où allons-nous, au fait ?

DUCO Laisse Reinier s'en occuper, il connaît le chemin qui mène aux bas-fonds. Tu dis Coke, et il fonce comme un cochon truffier. Ne respecte plus aucun feu. Il était rouge. Le feu.

REINIER Quel feu ?

DUCO Jamais venu par ici, hein ? Dans ce coin ? Mais c'est ainsi, tu peux passer ta vie entière dans la même ville sans savoir à quoi ressemble vraiment cette ville. Il suffirait qu'ils éteignent toutes les enseignes lumineuses, et tu serais aussitôt désorienté. Le jour, il y a là un gentil droguiste, et la nuit, le même pas de porte est occupé par des putes. Et pourtant, c'est la même rue que tu as emprunté à bicyclette pour aller à la piscine.

REINIER Toi, à la piscine ?

JEROEN Il y a une piscine par ici ?

REINIER Ne me demande pas ça à moi.

DUCO Si je le sais, c'est parce que j'allais souvent y nager, oui, nager, quand j'étais étudiant. Je faisais beaucoup de sport à l'époque, pour tenir les démons à distance, et pour être contre tout. Contre toutes les privations que mes errances dans la jungle de cette vie sans décence allaient bien pouvoir apporter, et ont effectivement apporté.

JEROEN Livingstone.

DUCO Exactement. Aha.

JEROEN Tu veux dire, sans défense ?

REINIER Et ça veut dire pierre vivante.

DUCO Quoi ?

REINIER Le nom. Livingstone.

DUCO Oui.

REINIER Je viens d'y penser parce que tu en as parlé, ce midi, de pierres vivantes. Non, toi.

JEROEN Moi ?

REINIER Tu l'as dit, j'en suis sûr.

JEROEN C'est vrai. Les pierres aussi vivent. Mais très lentement. Beaucoup trop lentement pour nous. On n'a pas la patience pour ça.

DUCO Pour quoi ?

JEROEN Pour regarder une pierre le temps qu'il faut pour s'apercevoir qu'elle vit, qu'elle rapetisse, parce qu'elle se pulvérise lentement, ou jusqu'à ce qu'elle soit devenue plus grande qu'elle ne paraît.

DUCO Nous étions arrivés.

REINIER Désolé, mais je crois que mon visage...

DUCO Figure ?

REINIER ... je ferais mieux de ne pas le montrer ici.

DUCO Pourquoi pas ? De toute façon, il n'y a plus rien à sauver.

REINIER Je lui dois du fric, encore, à ce type. Ce dealer.

DUCO J'y vais, moi.

JEROEN (après un léger temps) C'est ça ?

REINIER Oui.

JEROEN Le Dizzyland ?

REINIER Oui.

DUCO C'est alors qu'il a complètement disparu, ce sentiment de la mi-journée, ce sentiment d'avoir ça derrière moi, tout, quand j'attendais ce dealer, ou plutôt un copain du dealer, parce que le type, tu ne traites jamais directement avec lui, naturellement. Très étudié, tout ça. Il est donc assis quelque part, et tu ne sais pas qui c'est. Et ça dure. Une éternité. Tout le temps nécessaire donc pour te dire que ça continue, et continue, et continue, tout simplement. Il te font toujours attendre. Ils t'observent d'abord pendant un moment. Pour savoir quel genre de mec tu es. La seule chose que tu puisses faire, donc, c'est te commander quelque chose à boire. Un jus de fruit. Et éviter de trop montrer ton argent. Ça te rend immédiatement suspect. Te comporter normalement. Demander une paille. Avec la dégaine que j'avais. Essaie un peu d'avoir l'air normal.

JEROEN Si je comprends bien, tu fonces droit sur le troquet que fréquente le type auquel tu dois tout cet argent ?

REINIER Trente milles balles, oui.

JEROEN Ce midi, c'était vingt milles seulement.

REINIER Marks.

JEROEN Mais ça ne fait que dix milles florins, un peu moins.

REINER D'accord, vingt-milles balles, si tu veux.

JEROEN Et s'il te voit ? S'il sort et qu'il te voit ?

REINIER Qui ?

JEROEN Percy. Il s'appelle Percy, non ?

REINIER C'est même pas sûr qu'il soit là. Il est encore tôt.

JEROEN Oui mais qu'est-ce que tu ferais ?

REINIER On foutrait le camp.

JEROEN C'est pour ça que tu laisses tourner le moteur ?

REINIER Oui.

DUCO Tout à coup je constate que j'ai ce foutu pistolet d'alarme dans ma poche. Ma poche de poitrine en plus. Je me regarde dans un miroir. C'est pas très difficile. Tout la déco est faite de miroirs. On ne voit rien, heureusement. Ne pas y penser. Une tuerie.

Arriver au château de Oud-Wassenar sur une civière. Non, on ne voit rien, je crois. Je n'avais pas le droit de m'en emparer. Premières gouttes de sueur. Excitation et calme absolu. Pas désagréable, comme sensation. Tout compte fait. Un contexte un peu banal, peut-être, pour une sensation aussi élevée. Palmiers en plastique. Posters. Grandeur nature, je suppose. De, oui, de qui ? De la panthère de Curaçao. Lui-même assis au bar. Un black. Il s'est simplement fait teindre en blond depuis. Il discute avec un jeunot qui porte une petite veste en cuir à même la peau et s'est fait tatoué une salamandre au-dessus de l'oreille. On peut la voir à travers ses cheveux en brosse. Et un aigle qui fond sur son téton droit. Un anglais. C'est dingue avec ces jeunes. Ils n'ont jamais froid, on dirait. Le copain du dealer revient et me demande si c'est ma voiture, avec le moteur qui tourne. A quoi ça sert. Si je ne ferais pas mieux de l'éteindre. Ça empeste toute la ruelle, mec. Ils n'ont pas vu qu'il y avait des gens à l'intérieur ? Pas étonnant, les fenêtres sont complètement embuées. Il doit vraiment rester allumé, ce moteur ?

REINIER Oui.

DUCO Ils aimeraient bien que tu l'éteignes.

REINIER Qui ?

DUCO Les dealers.

REINIER Un black avec des cheveux teints en blond ?

DUCO Ça va paraître encore plus bizarre. Ils vont finir par nous suivre. A travers la moitié de la ville. Allez, éteins le.

REINIER Je fais le tour du pâté de maison. On te récupère au coin de la rue.

JEROEN (Après un bref silence) Tu crois qu'il t'a vu ?

REINIER Sais pas.

JEROEN Qu'est-ce qu'on fait dans ce cas ?

REINIER Rien. Mon Dieu, mec, ils ne nous tireront pas tout de suite dessus, tu sais. Il n'est pas si dangereux que ça. C'est pas l'Amérique, ici.

JEROEN Non ?

REINIER Non. Et maintenant arrête de me pomper.

DUCO Heureusement, j'ai pu aller immédiatement aux toilettes, ensuite, à l'arrière. Je paye et veux partir aussitôt. Si j'avais su, dit le gars. Quoi ? Que tu prendrais même pas la peine de vérifier ce que je viens de te filer. Je déplie donc la feuille d'alu. Ça a l'air bien. Ça l'est. Marchandise de première classe. Avec ça tu vas décoller, mec, garanti. Oui, oui. Et je retourne à la voiture. Tout est OK. Et tu sais ce que j'avais dans ma poche, pendant tout ce temps ? (Il sort le pistolet.) Ça. (Il le remet dans sa poche.) Ça aurait donc pu très mal tourner.

REINIER Pour toi.

DUCO Bien, en route. Tu sais comment on y va ?

REINIER Où ça ?

DUCO A la Haye ? A Wassenaar ?

REINIER Mais qu'est-ce que tu crois ?

DUCO Château de Oud-Wassenaar, c'est le nom. Entre Wassenaar et la Haye. C'est indiqué. (Il commence à préparer une ligne de cocaïne.) Tu as déjà pris de la coke ? Dis, roule un peu moins vite, tu veux, je vais finir par me couper.

JEROEN Non.

DUCO Ma foi, il faut un début à tout. Je trouve ça agréable de temps en temps. La dope, c'est pas pour moi. C'est plutôt quelque chose pour lui. Pour notre belle petite gueule. Moi, ça m'endort. Mais avec ça tu tiens le coup toute la nuit. Et tu fais des choses que tu ne ferais jamais sans cela.

JEROEN Quoi, par exemple ?

DUCO Toute sorte de trucs. Tu veux vraiment le savoir ? J'ai du mal à le croire. Je veux dire, je n'ai rien contre le fait de te raconter comment je passe mes nuits, comment nous passons nos nuits, pour être plus précis. Lui les siennes et moi les miennes. Mais je ne suis pas très sûr que cela t'intéresse vraiment.

JEROEN Je ne sais pas.

DUCO Quand tu le sauras, fais moi signe. D'accord ?

JEROEN Oui. (Alors que Duco lui propose de sniffer.) Non, merci.

DUCO (Fais sniffer Reinier, avant de sniffer lui même.) Vous étiez au bord de la mer, c'est ça ?

REINIER Pardon ?

DUCO La voiture est pleine de sable.

REINIER Oui.

DUCO Et ?

REINIER Quoi ?

DUCO La mer ?

REINIER Il pleuvait.

DUCO Mais pas du soufre ?

REINIER Hein ?

DUCO C'est bon. Et là tu lui as... Oui, qu'est-ce que tu lui as raconté ?

REINIER Sur toi ? Rien.

DUCO Non, sur toi.

REINIER Rien.

DUCO J'ai du mal à y croire. Dès que tu es seul avec quelqu'un, tu commences à lui parler de toi. Ta vie de A à Z. Il est expert en la matière. Il le sait pertinemment. Ce n'est que lorsqu'il y a d'autres personnes qu'il se tait. Tu ne pourras pas t'offrir ce luxe là-bas, Reinier. Compris ? Les gens parlent. Ils bavardent à n'en plus pouvoir, d'un bout à l'autre de la soirée. Et jamais d'eux-mêmes. Ça ne se fait pas. Je suis curieux de voir comment tu t'en sortiras. Je suppose qu'il t'a dit où nous allons ?

JEROEN Oui.

DUCO Quoi, vingt-cinq ans, déjà ? Pendant quelques secondes, il fait l'étonné et sa tête carrée devient ronde comme la lune. Ensuite, il faut qu'il l'ait regardée avec un air dans le genre : elle n'a pas réfléchi à ce qu'elle disait. Et elle, timide comme une écolière, fixe des yeux la pointe de ses chaussures et bredouille, oui. Et il la prend dans ses bras et l'embrasse et marmonne quelque chose en portugais.

REINIER Je crois que j'ai vu ton père dans le journal récemment.

DUCO Possible.

REINIER Il était avec je ne sais quel ministre au Brésil.

DUCO Oui, il parle couramment le portugais. Veux-tu qu'il te le présente, après, le ministre ?

REINIER Son nom figurait sous la photo.

DUCO Dans ce cas c'était sûrement lui. Même s'ils se ressemblent tous. Tous ces grands patrons hollandais. Ils avaient tous un grand-père qui faisait du porte à porte avec une petite carriole. Été comme hiver. Avec ces visages rougeauds et ridés et ces épouvantables cravates. Mais mon père ne dirige plus rien. Il collectionne les postes dans les conseils d'administration et les casse-noisettes. C'est l'usage, du reste. À son âge. Il ne s'est permis un écart qu'une seule fois dans sa vie. Autant que je sache. Et c'était moi. J'étais déjà là quand ils se sont mariés. Parce qu'à l'époque, il était encore fiancé à une autre. Mais avec ma mère, c'était autre chose. C'était de la passion. Et je le crois. Ça a dû être ça. Il aime encore baiser avec elle aujourd'hui. Il ne pouvait pas y avoir une autre raison. Ce qu'il peut trouver de drôle là-dedans, avec un squelette... Enfin, c'est son problème. Je veux dire, pourquoi un baron protestant bien comme il faut épouserait-il une portugaise ultra-catholique à moitié folle, de surcroît immédiatement mise à la porte et déshéritée par ses parents, parce qu'elle était enceinte et ne voulait pas dire de qui ? Et que personne n'a voulu croire que c'était le saint-Esprit. Et que-dis tu de ma passion ?

JEROEN Moi ?

DUCO Tu n'a aucune opinion à ce sujet ? Je ne parle pas de l'aspect extérieur. Il n'y a d'ailleurs pas grand chose à en dire. Sinon, qu'il est un peu plus grand que moi et un peu plus rembourré. Tu as une idée de ce que c'est, la passion ?

JEROEN Je ne crois pas.

DUCO Ta copine, elle est grise ? Je veux dire, elle a des cheveux gris ?

JEROEN Comment ça ?

DUCO Que tu l'appelles Souris. La Gerda dont je t'ai parlé avait déjà des cheveux gris à vingt ans. A cause de la pilule. Tout son système hormonal était dérégulé. Cela dit, elle avait de la classe. De la classe, Reinier ! Ou bien n'est-elle qu'une de ces souris grises comme on en voit des tas ?

JEROEN C'est son petit nom.

DUCO Et ensuite, vous jouez ensemble à Tom et Jerry.

JEROEN Non. Je ne sais pas. C'est quelque chose qui va complètement de soi. Depuis toujours. Je n'y ai jamais vraiment réfléchi. Mais je trouve ça beau de dormir avec elle. J'ai totalement confiance. C'est ce que tu voulais savoir, non ? Et il ne m'est jamais venu à l'esprit d'essayer avec une autre. On se connaît depuis si longtemps. Depuis l'école primaire. Pour être honnête, je n'ai jamais imaginé faire ça avec une inconnue.

DUCO Sur ce point, Reinier est d'un tout autre avis.

REINIER Oui.

DUCO C'est tout ce que tu a l'intention de dire jusqu'à la fin de la soirée ? Oui et non ?

REINIER J'en sais rien.

DUCO Il est vrai que ça me convient.

JEROEN Quoi ?

DUCO Qu'il privilégie les inconnus. Ou plutôt, qu'il ne choisisse que des inconnus. J'ai toujours eu quelque chose contre ça, contre un autre mec à la maison, avec lequel il faudrait baiser. Tu pourrais aussi bien héberger quelqu'un qui ne soit pas homo, tu me diras. Ou (Il rit) une femme. Mais cela aussi pose toute sorte de problèmes. Parce qu'alors, tu n'as pas la moindre idée de ce qui les anime, de ce dont ils parlent. Non, il faut au moins que ce soit un homo.

REINIER Sauf que je suis pas homo.

DUCO Je trouve que c'est ce qu'il y a de plus touchant. De petits grumeaux de mousse à raser mêlés à des poils, dans le lavabo. Ton Arnim, tu as baisé avec ou pas ?

REINIER Non.

DUCO Ça devait être la grande vie, parcourir l'Allemagne comme ça, d'une ville à l'autre. Quelques bagages et veiller à ce que ses admirateurs ne l'approchent pas de trop près. Et ensuite, toute la soirée, un parc après l'autre, la tournée des pissotières.

REINIER Ferme ta gueule.

DUCO Je n'en ai pas la moindre intention.

JEROEN Ses admirateurs ?

DUCO Parfaitement. Oh, il ne t'a pas raconté qu'avec cet Armin, qui a du reste eu cette funeste idée de l'appeler Rainier... Tant qu'on y est pourquoi pas Rainer, comme Rainer Werner Fassbinder, un Allemand lui-aussi, comme cet Armin. Que notre Reinier donc a sillonné la moitié de l'Allemagne avec cet Armin, dite Armande, un travesti, plus très jeune, n'est-ce pas Reinier ? Au fait, est-ce que tu parles français ?

REINIER Non.

DUCO Ce qu'elle devait en penser. Parce que pour ce genre de travesti teuton, tout doit être français naturellement. La veuve joyeuse, des meubles Louis XVI et un caniche, un caniche blanc. Et avant d'aller dormir, un chapitre de la dernière biographie en date de Marie-Antoinette. Mais bon, quand elle se produisait, avec son imitation d'Edith Piaf, Reinier allait se promener dans la ville, ou plutôt, dans le parc municipal.

JEROEN Je n'écoutai que d'une oreille distraite, et pendant tout ce temps je pensais mais quand va-t-il la fermer, parce Reinier appuyait comme un fou sur l'accélérateur. Entretemps nous avons rejoint l'autoroute, et parfois j'avais l'impression que la voiture chassait un peu. Quand il y avait des flaques. Il roulait à cent quatre-vingt, cent quatre-vingt-dix et empruntait la bande d'arrêt d'urgence quand il ne pouvait pas doubler à gauche.

DUCO Et un soir, à Hambourg...

REINIER (buté) Pas un mot de ce qu'il dit n'est vrai. Pas un mot.

DUCO Non, ce ne sont peut-être pas tes mots, mais c'est ton histoire, la seule, du reste, qui soit vraie.

REINIER Pas un mot.

DUCO A Hambourg aussi il est allé dans le parc...

REINIER (dédaigneux) Le parc !

DUCO Ou ailleurs, qu'est-ce que j'en sais.

REINIER En tout cas pas dans un parc.

DUCO Alors où ?

REINIER Ne me demande pas ça à moi.

DUCO Ailleurs, donc. Que peut-il bien y avoir d'autre, comme endroit intéressant, à Hambourg ? Une gare, je suppose, la gare centrale, et le port bien sûr. C'est ça. Quelque part dans le port. Les entrepôts ? Les contenaires vides ? Non, un entrepôt. Et cette Armande avait l'habitude de le couvrir d'or. Elle trouvait ça mignon de le faire passer pour son maquereau. Reinier s'est donc rendu dans cet entrepôt déguisé en sapin de Noël, et il s'est pris un coup de barre de fer, ou quelque chose dans le genre, avant de se faire plumer. Et quand il s'est repointé chez Armande sans ses bijoux, elle s'est mise en rogne, naturellement. Non seulement parce que toute cette quincaillerie avait coûté une petite fortune, mais parce qu'elle savait, désormais, qu'elle n'était pas la seule dans sa vie. Ça ressemble un peu à un opéra baroque, Rainiero ed Armanda. L'opéra qu'est allé voir Charles ce soir s'appelait plus ou moins comme ça, non ? Tu ne te souviens pas ?

JEROEN Moi ? Non.

DUCO Enfin, l'un dans l'autre, Armande a fini par en avoir plein le nez...

JEROEN De quoi ? Excuse-moi, j'ai du mal à suivre, derrière, tu parles trop vite.

DUCO Des coups qu'elle recevait de lui, et des gémissements du caniche qu'il envoyait constamment valdinguer sous le lit. Elle a donc sorti son pistolet et a menacé son pauvre Rainier, qui est devenu fou furieux et lui a flanqué un tel coup de poing qu'elle en a perdu connaissance. Et comme Reinier pensait qu'il l'avait tuée, il l'a délestée de son argent liquide et de ses bijoux à elle, avant de prendre un taxi qui l'a conduit jusqu'à l'autoroute, où il a fait du stop pour rentrer chez ou avec le monsieur au survêtement en Nylon, ou quelqu'un d'autre.

REINIER Comment ça, perdu connaissance ?

DUCO Perdu connaissance, oui, connard.

REINIER (se détend) La dernière fois que tu as raconté l'histoire, elle était encore morte.

DUCO Elle était morte, oui. Quand toi tu m'as raconté l'histoire. Mais entretemps elle a ressuscité. J'espère que mes parents comprendront pourquoi il m'attire autant. Ma mère sûrement, je suppose. Mais mon père ? Ma foi, qui sait.

REINIER Tu n'as pas besoin de tout leur raconter, à eux.

DUCO Non ? Pourquoi pas ? J'étais en train de m'imaginer comment ils réagiraient si tu leur racontais ça, par exemple au moment du dessert, pendant qu'ils dégustent leur sorbet.

REINIER Moi ?

DUCO Ou moi.

REINIER Raconte-le leur toi, c'est mieux. Tu es plus au courant que moi.

DUCO C'est sûr. Et à quoi penses-tu ? Toi, oui.

JEROEN Moi ? A rien. Si, à une chose, que j'ai... Tu tiens vraiment à le savoir ?

DUCO Bien sûr.

JEROEN À une chose que j'ai raconté à Reinier cet après-midi. À ce dont mon père m'a parlé la dernière fois que nous sommes allés ensemble à la mer. Au temps. Au fait que si le temps n'existait pas, on ne saurait pas s'il fait jour ou nuit, si l'on marche ou si l'on flotte, si tout est sens dessus dessous ou pas. Sur le coup, je n'ai pas compris ce qu'il voulait dire. Mais maintenant, si. Pas très agréable, comme sensation, d'ailleurs. Et puis, à une chose que m'a raconté ma mère un jour, au sujet du Mexique.

DUCO Ta mère est allée au Mexique.

JEROEN Oui.

DUCO Moi aussi. Je suis le parfait exemple de ces enfants qu'on a traîné d'hôtel en hôtel pendant toute leur jeunesse. Jusqu'à ce qu'un beau jour on estime que j'étais assez grand pour le faire tout seul. Mais je préfère rester à la maison. J'ai assez voyagé. En ce moment, je trouve que la Haye est le bout du monde.

JEROEN Tu n'as pas tort.

REINIER Je te dépose à la gare, c'est à côté.

DUCO Pourquoi donc ? Il vient avec nous. Je ne peux déjà plus me passer de lui. C'est fou, la vitesse à laquelle on peut aimer quelqu'un. Et sais-tu ce qu'il a de si particulier ? Il sait ce qu'il pense.

JEROEN La plupart du temps, oui. C'est vrai.

DUCO Mais à propos, ton histoire ?

JEROEN C'est quelque chose qui apparemment l'a beaucoup impressionnée. Que là-bas, dans les salons de thé, on trouvait des confiseries en forme de crâne, très joliment décorés. Des rayons entiers.

DUCO C'est tout ?

JEROEN Oui.

DUCO Et maintenant, tu te demandes ce que ces deux choses ont à voir ensemble ? Tu veux que je te le dise ? *O mort sucrée, goût de l'infini...*

REINIER Comment as-tu appris qu'elle n'était pas morte, Armande ?

DUCO Tu aimerais bien le savoir, hein ?

REINIER Oui.

DUCO Je crois qu'il faudra que tu attendes encore un peu. C'est déjà bien assez dur comme ça. De continuer à y croire. À ce pour quoi je te prenais. Et si je ne peux plus y croire, alors...

REINIER Alors quoi ?

DUCO Ma foi.

REINIER Alors quoi ?

DUCO Alors ce sera fini, je suppose.

REINIER Quoi ?

DUCO Si nous sommes ce que nous sommes, et rien d'autre.

JEROEN Qu'est-ce qu'on devrait avoir contre ça ?

DUCO Tout.

REINIER Tu veux donc dire que je serais incapable d'achever quelqu'un ?

JEROEN Mais puisqu'il était certain de l'avoir tué ?

DUCO Qui ?

JEROEN Cet Armin.

DUCO Justement, c'est ça. Ce à quoi je m'agrippe de toutes mes forces. Mais elle sombre et sombre toujours plus profondément, la nef des fous.

REINIER C'est ce que je sais faire de mieux.

DUCO Bien sûr que tu le sais. Comme chacun d'entre nous. Pas besoin de savoir compter jusqu'à dix pour en être capable. Je suppose. Naturellement, pas froidement, comme ça.

REINIER Froidement, comme ça.

DUCO Qu'est-ce que tu veux dire ?

REINIER Maintenant. Toi.

DUCO Tu n'y crois pas toi-même.

REINIER Si.

DUCO Donc, tu pourrais me tuer ? Maintenant ?

REINIER Oui.

DUCO Alors pourquoi ne le fais-tu pas ?

REINIER Parce qu'il est avec nous dans la voiture.

DUCO Tu as toujours une bonne excuse.

REINIER Je le trouve sympathique.

DUCO Tu as raison. Moi aussi. Et nous serions trop bon de lui faire entr'apercevoir l'au-delà deux fois de suite en moins de quarante huit heures. Au fait comment était-ce ?

JEROEN Rien.

DUCO Tu veux dire que tu ne te souviens plus de rien ?

JEROEN Non.

DUCO Dommage.

JEROEN J'ai avalé tous les médocs dans les toilettes. Avec un peu d'eau dans un gobelet en plastique. Et je me suis dit qu'au moment fatidique, je m'endormirais, tout simplement. Mais avant d'en arriver là, mon coeur s'est mis à battre très fort et soudain

j'ai eu terriblement peur, et je me suis dit qu'il fallait que je sorte, et je suis sorti. Et c'était tout.

DUCO Tout compte fait, je veux bien te dire de qui je tiens qu'elle n'est pas morte.

REINIER Alors, de qui ?

DUCO De Charles.

REINIER Ah, de Charles.

DUCO Qui est assis à l'arrière, ce Charles là. Je parle du costume qu'il porte aux enterrements. Pardon, Jeroen. De ce Charles là, donc.

REINIER Et comment l'a-t-il appris ?

DUCO Parce que Charles lui-aussi a ses petites manies. Ce n'est jamais tout à fait comme il voudrait que ce soit, alors il paie, le pauvre garçon. Il va dans un bordel. Ou comment appelle-t-on ça ? Oui, un bordel, avec des hommes, naturellement. Et là, c'est exactement comme il veut que ce soit. (À Jeroen.) En fait, je suis un peu injuste avec lui en exprimant les choses ainsi. A mes yeux ce Charles est un saint, un véritable saint. Parce que le bon Dieu lui a imposé l'infect devoir d'apaiser régulièrement sa faim avec les excréments des autres, et d'étancher sa soif avec leur urine, et par-dessus le marché de payer pour ça, et parce que personne n'est assez charitable pour jouer au bon Samaritain avec lui. Et malgré cela, il est toujours de bonne humeur. (À nouveau à Reinier.) De Charles, donc.

REINIER Et ?

DUCO Dans le bordel qu'il fréquente régulièrement, il a entendu une histoire qui ressemblait fort à celle que je lui avais raconté au sujet de tes tribulations en Allemagne, il s'est renseigné plus avant et s'est laissé dire qu'Armande avait survécu à ce fâcheux épisode sans séquelles particulières, et que dès le soir suivant, elle brillait à nouveau, selon le propriétaire du bordel et ses garçons, dans ses incomparables imitations de Shirley Bassey, Liza Minelli et Stéphanie de Monaco. Elle a même refait surface dans le bar dont j'ai parlé tout à l'heure, et elle y (Petite pause.) a demandé après toi.

REINIER Et ?

DUCO C'est tout. Tu devrais lui être reconnaissant, à Charles. Il n'a raconté à personne qu'il savait où tu te cachais.

JEROEN Mais pourquoi a-t-il demandé après Reinier, là-bas ?

DUCO Peut-être vaudrait il mieux que tu lui racontes ça toi-même ?

REINIER Moi ?

DUCO Oui, toi, qui d'autre, bordel de merde ? Toi, naturellement. Non pas que ça me dérangerait, non, que ça changerait quelque chose à ce qu'il y a entre nous, ou pas, ou qu'il y a eu, ou pas, ou qu'il aura, ou pas, qui sait, mais parce que c'est la seule raison de ne pas le raconter, ou d'en avoir honte. Qu'est-ce que ça peut faire, mon Dieu, Reinier, qu'est-ce ça peut faire ?

REINIER Quand même.

DUCO Quoi, quand même.

JEROEN Je crois qu'il veut dire que ça fait quand même quelque chose.

DUCO À qui ? Ni à moi ni à toi non plus, je suppose.

JEROEN À lui, sans doute.

REINIER À moi, oui.

DUCO Mais quoi ? Qu'est-ce que ça fait ?

REINIER Tout.

DUCO Quoi, tout ?

REINIER Alors, tout cela n'aura plus aucun sens. Plus rien.

DUCO Quoi donc ?

REINIER Alors on peut aussi bien faire demi-tour. Alors je n'ai plus besoin d'y aller.

DUCO Où ça ?

REINIER Dans ce château.

DUCO (rit.) Incroyable. C'était donc ça ? Parce que tu pensais que ce serait un conte de fées ? C'est pour ça que tu as tant insisté pour m'accompagner à cette stupide fête ? Mais qu'est-ce que tu t'es imaginé, pour l'amour du ciel ?

REINIER Rien.

DUCO Tu es plus bête qu'une truie. Ils t'auraient saigné à blanc et mangé tout cru. Très bien, rentrons. Rentrons immédiatement.

REINIER Non.

DUCO Si.

REINIER Non.

DUCO Tu prends la prochaine sortie, et on rentre.

REINIER Non.

DUCO Tu vas faire ce que je te dis, bordel de merde. Compris !

REINIER Non.

DUCO Comme tu voudras.

REINIER Oui.

DUCO (à Jeroen.) Elle était retournée là-bas, notre Armande, parce que c'était là-bas qu'elle l'avait levé. Parce qu'il travaillait là-bas. Comme videur. Après qu'on se soit rendu compte qu'il ne répondait pas aux critères pour lesquels il avait été embauché. Il n'arrive pas à bander. Et les clients, ce qu'ils veulent, c'est voir une érection, une éjaculation, et ça, il n'y arrive pas. C'est tout. Mais ce n'est pas une raison, ça, espèce d'imbécile, ce n'est pas si grave. Qui s'en soucie, de ça ?

REINIER Moi.

DUCO Qu'est-ce que tu fais ?

REINIER Tu as bien dit, la prochaine sortie, non ?

JEROEN J'étais assis à l'arrière, je ne pouvais rien faire. Je ne voulais rien faire, d'ailleurs. Je trouvais que c'était bien comme ça. J'étais là, tout simplement. Je n'écoutais même pas ce qu'ils disaient, ou plutôt, je l'écoutais, mais ça ne me faisait ni chaud ni froid.

DUCO Doucement. Pas si vite. Tu ne pourras pas voir si...

REINIER Si quoi ?

DUCO S'il y a du trafic sur l'autre route.

REINIER Quelle autre route ?

DUCO Celle au bout de la bretelle.

REINIER Enlève tes mains du volant.

JEROEN J'ai vu comment Duco essayait de redresser le volant. Mais il était déjà trop tard.

REINIER Je l'avais bien dit.

DUCO Quoi ?

REINIER Que j'en étais capable. Que je pouvais très bien tuer quelqu'un.

DUCO Oui.

REINIER Bien sûr, je ne savais pas s'il y avait du trafic sur la route au bout de la bretelle, et je ne savais pas non plus que ça serait un camion aussi gros. J'avais peut-être simplement voulu lui faire peur. Et tout à coup j'ai vu ce monstre arriver devant moi. Et j'ai freiné.

DUCO Il y avait marqué Kristian Salvesen sur le camion, et il y avait une croix, j'ai encore eu le temps de voir ça. Le reste fut tout ce qu'il y a de plus banal, ça m'a étonné, tous les gens, me suis-je dit, le dîner, ma pauvre maman, comment y survivra-t-elle ? Car il n'était pas prévu que je fasse tout rater à ce point, vraiment pas.

REINIER Ou pas ? J'ai vraiment essayé de freiner ? Je ne sais plus. Et j'ai encore jeté un petit coup d'oeil à l'arrière ? Vraiment ?

JEROEN Oui.

DUCO J'avais simplement voulu les contrarier un peu en l'emmenant. Pas plus.

REINIER Mais je ne t'ai pas vu.

JEROEN Vraiment ?

REINIER Quelqu'un d'autre. Qui, je ne sais pas. Un parfait inconnu. Aucune idée.

DUCO Et puis, bordel de merde, j'ai encore ce pistolet dans ma poche, et la coke. La voiture ? Perdue, naturellement. Corps et biens. Mais jamais je n'aurais pensé que moi aussi j'allais y passer.

JEROEN J'ai pu voir Reinier tourner la tête vers moi, encore, mais j'ai eu l'impression qu'il ne savait plus qui j'étais.

DUCO Pauvre Maman, pour elle, ça sera bientôt l'enfer. Et puis, je l'ai entendue craquer. Ma tête. Mon crâne. La fin, donc. Avec une fracture pareille ? C'est terminé. Je l'ai entendu craquer, et c'est tout.

REINIER Une sorte de flash bizarre, comme un éclair. Puis, le noir. Le noir complet. Comment vais-je faire pour trouver mon chemin ? Le macadam mouillé sous mes paumes. Où sont mes jambes ? Pas là-bas, quand même. (Il rit brièvement.) Et puis plus rien.

JEROEN J'étais étendu sur l'asphalte, je m'en suis rendu compte. Et il pleuvait. Je n'avais pas mal. Pas tout de suite. Seulement plus tard. Quand j'ai entendu des voix, et la sirène, au loin. J'y ai donc survécu. Une fois de plus ? Et eux ? J'ai essayé de me redresser, mais je n'y suis pas arrivé. De tourner ma tête sur le côté. Non plus. J'étais couché là et je regardai en l'air, et il pleuvait dans mes yeux. Je ne voulais pas qu'ils pensent que j'étais en train de pleurer. C'est pourquoi je les ai fermés. Parce qu'il n'y avait pas la moindre raison à cela. Et beaucoup de temps. J'avais l'impression d'avoir l'éternité devant moi, l'éternité, pour réfléchir à tous les sujets possibles, et prendre congé, pour ainsi dire, pour dresser une sorte de liste et pointer une chose après l'autre, mais ça n'a pas fonctionné, l'idée de la liste. Et puis, ils disent tout le temps qu'on voit défiler toute sa vie, comme dans un film. Mais ça ne s'est pas produit. Pas chez moi. Je me suis juste revu assis sur le porte bagage du vélo de mon père, mais ça remonte à je ne sais combien d'années. Je portais des bottes à tiges et j'avais mis mes jambes dans les sacoches. Je me suis levé et ainsi j'ai pu regarder par-dessus son épaule, et j'ai vu ce qui arrivait en face. Des voitures, quelques cyclistes. Une route droite comme un i bordée d'arbre à droite et à gauche. Sans doute allions nous chez grand-père et grand-mère. Pourquoi est-ce que je pense à eux. Ils sont morts depuis si longtemps. Je veux savoir ce qui est arrivé aux autres, à Duco et à Reinier. Je rouvre donc les yeux. Des gens se penchent sur moi, pas beaucoup, j'entends quelqu'un dire laissez-le couché, oui, laissez-moi couché là, tranquille, c'est supportable comme ça, encore un peu, ça ne fait pas si mal, du moins pas tout le temps, j'aimerais bien leur répondre, mais je n'y arrive pas, je suis désolé, et j'ai trop mal aussi, plus maintenant, Dieu merci, et soudain les gens semblent très loin. Et je ne peux plus entendre ce qu'ils disent. Quel silence. Comme si l'on était couché sous une sorte de cloche qui deviendrait toujours plus grande, aussi grande que l'univers sans doute, et cette cloche est de toutes les couleurs, non, il n'y a plus que de la lumière maintenant, une lumière infinie, une belle lumière blanche, paisible, qui s'étend à perte de vue autour de moi et je flotte, je m'éloigne en flottant dans cette lumière blanche, paisible. Et c'est tout.